

# JOURNAL DES DEMOISELLES

## LES JOUETS D'ENFANT

### LE MÉNAGE

#### I

Le jeu de la poupée est l'expression d'une pensée inconsciente et profonde.

La petite fille cède à un besoin instinctif d'imitation, lequel répond, à son insu, aux aspirations les plus intimes de sa nature. Elle anticipe sur la vie, elle se regarde tout d'un coup comme une jeune maman, et elle fait entendre à cette enfant imaginaire les mêmes leçons qui lui sont adressées à elle-même.

Le jeu du ménage n'est pas moins conforme aux allures ordinaires de la vie, et ne se présente pas moins naturellement à l'esprit.

Chaque jour, l'enfant est appelée à se mettre à table, et l'on sert devant elle le repas qui a été apprêté pour la famille. A moins qu'une grande richesse ne relègue dans un lointain tout-à-fait inaccessible à ses yeux les opérations qui précèdent le déjeuner ou le dîner, l'enfant ne peut manquer de s'y intéresser, et elle rêve comme un suprême bonheur de faire aussi la cuisine. De là, l'origine du jeu du ménage.

A cet instinct d'imitation se mêle, il faut bien en convenir, un autre mobile, beaucoup moins innocent et beaucoup moins digne d'être approuvé : je veux parler de ce besoin de la gourmandise dont les enfants sont si visiblement tourmentés. Si, d'un côté, il n'est pas mauvais que les petites filles prennent quelque idée personnelle des soins les plus particuliers du ménage, on peut éprouver aussi quelque appréhension et craindre que les apprêts ou la consommation

de ces petits repas ne contribuent au développement et au raffinement d'une sensualité précoce.

#### II

Qu'il me soit permis tout d'abord de distinguer entre ce que j'appellerai le repas réel et le repas fictif. Les mots eux-mêmes expliquent ici ce que je veux dire. Ces deux façons de jouer au ménage demandent à être étudiées à part, d'autant plus que chacune d'elles se prête à deux subdivisions; le repas fictif peut être, tour à tour, ou le dîner imaginaire ou le dîner d'apparat, comme aussi le repas réel peut devenir une occasion de gourmandise ou un moyen d'instruction.

#### III

On se figure trop que les enfants, dès leur plus bas âge, sont pris et confisqués par leurs sens. Rien de moins exact, et il suffit de les observer d'un peu près pour constater que, malgré la sensualité des natifs instincts, c'est encore l'imagination qui joue le rôle prépondérant dans l'économie de cette première existence. Ceux que leur devoir met en rapports continuels avec les petits enfants ont souvent le tort de ne point prendre à partie directement leur esprit et les facultés de leur âme; ils y trouveraient plus de ressources qu'ils ne pensent contre les premières avidités de la nature.



Rien n'est plus ordinaire que de donner ou de refuser à l'enfant quelques friandises, à titre de récompense ou de punition. Vous voyez, la plupart du temps, l'enfant engloutir ce bonbon sous vos yeux, comme pourrait le faire un singe du Jardin des Plantes ou l'un des loups de la ménagerie. Le pauvre petit, qu'aucune éducation et qu'aucun avertissement n'a préparé, ne songe ni à en offrir à son camarade, ni à en garder la moindre partie pour un autre moment, ni à en faire aucun usage où l'esprit vienne prendre une part d'amusement.

Et pourtant, si, tout d'un coup, vous venez proposer à ce même enfant de faire avec vous un festin composé uniquement de morceaux de papier, de feuilles d'arbre, de sable et de petits cailloux, vous le voyez aussi joyeux, aussi animé, aussi ardent, que s'il s'agissait en effet des mets les plus exquis. Il déploie toute son adresse pour confectionner, en guise d'assiettes et de plats, de petits bateaux de papier ou de petits plateaux de carton auxquels il prodigue les dénominations les plus somptueuses. On dirait, comme le roi Midas, que tout ce qu'il touche se convertit en or. A cet âge heureux, on a l'illusion facile, parce que l'imagination est complaisante ; on possède encore la baguette merveilleuse des fées, et à la voix de la petite fille, ces plats imaginaires se remplissent d'une cuisine fantastique. Il faut voir alors de quelle façon appétissante la petite cuisinière décrit ses rôtis, ses ragoûts, ses pièces montées, lesquels n'ont aucune existence en dehors de son imagination.

Pendant ce temps, les jeunes convives du même âge, et quelquefois plus petits encore, se prêtent avec une docilité charmante à cette représentation de la vie : ils tendent gravement leur assiette ; ils demandent qu'on leur ajoute ou qu'on leur ôte de ce prétendu potage ; ils le soufflent pour se défendre de le trouver trop brûlant ; et pendant la durée de ce banquet à trois services, ils se représentent assez fortement la saveur des différents mets pour décrire, et même pour mimer les sensations afférentes à chaque plat.

## IV

Voilà les faits que l'observation peut constater chaque jour dans la vie courante des enfants. Il ne faudrait pas leur dire, comme je l'ai entendu faire parfois, avec une brutalité inintelligente : « Tenez, voilà un morceau de sucre ou de chocolat pour votre dinette, cela vaudra mieux » que vos morceaux de papier ! »

Les personnes qui parlent avec si peu d'à-propos et si peu de mesure n'entendent rien à la vie. Elles devraient se dire, si elles voulaient y mettre un peu de réflexion, que l'enfant aura probablement toujours à sa disposition quelques

chiffons de papier ou quelques poignées de sable, mais non pas des sacs de dragées ou de pralines. D'ailleurs, lorsque vous donnez à ces bambins un morceau de sucre pour suffire à toutes les nécessités de leur cuisine, vous ne les dispensez point du tout d'avoir recours à leur imagination. Ils ne laissent pas d'être obligés de se figurer les asperges et le poulet, s'ils veulent faire un dîner semblable à celui de la famille. Il faut donc toujours retomber dans leur premier idéal ; seulement il est bien certain qu'on est venu à bout de le leur gâter par ce langage intempestif. Du moment où on leur a fait remarquer la prééminence bestiale du bonbon sur le morceau de papier, tout le reste du festin perd immédiatement son charme, et l'enfant, rendu sceptique par la gourmandise, finit par regarder d'un air de pitié cette petite mise en scène qui avait pour lui tant d'attrait. Cette façon précoce de rendre les enfants positifs n'ajoute guère, comme on le voit, à l'entrain de leurs jeux et à la gaieté de leur vie.

## V

Je ne sais pas si les enfants de notre temps ont l'imagination moins féconde et plus paresseuse que celle de leurs grands-pères ; mais ce qui est certain, c'est que les marchands de jouets se sont évertués à lui venir en aide par des représentations et des figurations matérielles.

Il n'est personne d'entre nous qui n'ait eu l'occasion de voir ces volailles ou ces légumes de carton, dont chaque soir on est censé faire des soupers fins dans les pièces de théâtre : A les regarder de la salle, on en mangerait, et l'eau vous en vient à la bouche ; volontiers s'écrierait-on, comme le personnage de l'Avocat Pathelin : « Je sens que l'on apprête l'oie ! »

C'est précisément cette satisfaction un peu platonique du sens de la vue que l'on a voulu ménager aux enfants. On a confectionné de petits plats et de petites assiettes avec cette porcelaine tendre qu'on appelle vulgairement du *biscuit*, des plats et des assiettes sur lesquels se trouvent incrustés, à la façon d'un bas-relief, les différents mets qu'on peut servir sur une table : des poissons, des fruits, de la pâtisserie, etc. On a pris le soin, pour rendre sans doute l'illusion plus complète, de revêtir chacun de ces petits objets de ses couleurs naturelles. Vous apercevez ainsi la chair rose du saumon à côté des reflets verdoyants du raisin, le tout dans des dimensions microscopiques, et tel qu'on aurait pu le servir aux convives de Lilliput.

## VI

On s'était sans doute promis, à l'aide de cette invention, de venir en aide au divertissement



des enfants, et d'y ajouter quelque intérêt par cette nouveauté.

C'est précisément le contraire qui a eu lieu ; et une fois le premier moment de la possession passé, les enfants ne font plus aucun cas de ce jouet, et ils le relèguent bien vite parmi ceux auxquels ils ne reviennent jamais.

Rien n'est plus facile à expliquer au point de vue de la connaissance du cœur humain, et il faut croire, pour se livrer à de pareilles inventions, que ces honorables industriels ne l'ont guère approfondi.

Sans cela, ils auraient pu se dire que la vraie jouissance de l'imagination est une liberté absolue et sans bornes. Tant que cette faculté se sent maîtresse d'elle-même, tant qu'elle peut prendre son essor, sans être guidée ni retenue, elle se complait dans cet heureux vagabondage, et il lui est loisible de se donner à elle-même, dans les champs infinis de la pensée, des spectacles toujours nouveaux. Vous placez sur une découpe de papier une petite brochette de bois, et vous me prévenez que c'est là un homard. A partir de ce moment, je le vois avec sa cuirasse écarlate, ses yeux noirs, ses grandes pincés ouvertes. Quand nous aurons changé de rôle, lorsque je serai devenu le cuisinier, et vous le convive, il est bien entendu que je vous servirai à mon tour la même brochette de bois sur le même carré de papier. Seulement, cette brochette ne sera plus un homard, elle sera devenue un merlan, et à votre tour, vous apercevrez avec la même complaisance et la même lucidité, ses teintes grises et argentées, son œil d'ambre, sa queue fourchue. Vous pouvez par ce même procédé faire défilier devant vous tous les poissons de terre et de mer, et il n'est pas à craindre que la marée vienne à vous manquer comme à Vatel.

Pendant que la faculté imaginative se donne ici libre carrière, on dirait que les sens s'entendent avec elle et viennent s'associer complaisamment à ses desseins. Lorsque je me représente par la pensée tel ou tel mets déterminé, il ne m'est pas plus difficile d'en imaginer l'odeur et la saveur que la forme. Toutes ces illusions volontaires se prêtent les unes aux autres un mutuel appui, et se fortifient pour produire un effet d'ensemble. Au contraire, lorsque l'enfant a devant les yeux ces réductions microscopiques des objets qu'il voit figurer journellement sur la table de son père, aucune illusion n'est plus possible ; il doit se résigner à reconnaître qu'il a devant les yeux un simple jouet, et il ne lui est plus possible d'y associer aucune idée empruntée au domaine de la réalité.

## VII

Cette fabrication de plats en porcelaine colorée n'est qu'un premier pas dans la voie du luxe

et de la dépense où les jouets d'enfants, comme tout le reste, entrent de plus en plus. On sait quelles inventions extravagantes ont été mises en œuvre par les marchands en ce qui concerne les poupées, et à quelles sommes exorbitantes s'élèvent ces groupes et ces ensembles qu'on vous met en demeure d'acheter. Il en va de même, bien entendu, pour les ménages, et nous devons ici à l'industrie moderne des raffinements dont nos pères ne s'étaient point avisés. Ce ne sont plus seulement les petites princesses auxquelles on donne des jouets ornés de blasons et d'armoiries : la poupée bourgeoise a aussi son service de table, marqué à son chiffre : on le retrouve sur les imperceptibles serviettes et sur chacune des pièces de porcelaine.

Alors, recommence pour l'enfant cette éternelle comédie du *bibelot* qui tend de plus en plus à se substituer aux amusements véritables. Ce ne sont plus les petits garçons et les petites filles qui s'assoient eux-mêmes à la table du festin : le repas est servi dans l'appartement et sur la table de la poupée. Ce sont d'autres poupées qui jouent le rôle de convives, et tout le service est réduit à cette même échelle : des lustres en miniature éclairent cette salle à manger installée à la façon d'un décor de théâtre ; ces cristaux, ce surtout, ces fleurs mignonnes, ces flambeaux et ces candélabres qui ressemblent à un point lumineux et comme à une paillette d'or, tout cela forme un ensemble intéressant à première vue, et dont l'enfant se trouve tout d'abord saisi. Toutefois, à mesure que la contemplation se prolonge, l'intérêt va en diminuant : le regard se lasse vite de cet appareil où rien ne change, où chaque objet a sa place marquée, où il n'est pas possible de changer le moindre détail dans l'ordonnance générale sans que toute l'harmonie soit exposée à périr, où le plus léger mouvement compromettrait l'équilibre des convives et la fragile sécurité du festin.

Il va sans dire que, dans ces ménages de poupées, il ne saurait être question de faire figurer aucun mets véritable, tout au plus quelques bonbons de la nature de ceux qui peuvent se saisir au bout des doigts. La petite maman, malgré toute sa bonne volonté, se figure difficilement que ces friandises soient croquées par sa fille de carton, et dans tous les cas, c'est un soin dont elle préfère s'acquitter elle-même.

## VIII

Ce jeu du ménage par procuration, cette mise en scène et cette installation dénaturent presque complètement l'idée primitive sur laquelle repose ce genre d'amusement. Au fond, il s'agit de reproduire, entre enfants, un des épisodes périodiques de la vie réelle.

Dès qu'on se met à manger réellement, l'imagination n'a plus rien à faire ; les sens s'éveil-



lent avec leur impétuosité accoutumée, et ce qui n'était d'abord qu'une jouissance de l'esprit devient trop souvent une provocation et une satisfaction de la gourmandise.

Pour beaucoup d'enfants, le prétendu jeu du ménage n'est pas autre chose que l'occasion de faire, sous prétexte de collation ou de goûter, un excellent petit repas, composé uniquement de friandises. Les parents saisissent ce prétexte pour adresser quelques invitations, et tout de même qu'on a imaginé les bals d'enfants, nous avons aussi les diners d'enfants.

Là encore, il faut bien le dire, il ne reste plus rien de ce qui constitue le jeu du ménage.

La cuisinière ou le chef d'office exécutent leur besogne au fond de leur sanctuaire : on apporte sur la table les crèmes et les babas, et toute la cérémonie aboutit à figurer le dessert du premier dîner venu. La seule différence qu'on y peut voir, c'est que les parents ne se trouvent point là d'ordinaire : toute cette petite jeunesse se sent ainsi livrée à des bonnes et à des gouvernantes qui n'ont pas toujours toute la fermeté et toute la sagesse requises. Les enfants profitent de cette abondance de friandises pour s'en mettre sur l'estomac plus qu'il n'en faudrait ; si bien que le jeu du ménage, ainsi pratiqué, se réduit en définitive à la liberté des indigestions.

Il ne faut pas se montrer chagrin avec l'enfance et lui demander mal à propos des mortifications que peu de grandes personnes se mettent en peine de pratiquer. Ou doit avouer cependant qu'avec nos habitudes de luxe et de confortable, nous n'attachons peut-être pas une importance suffisante à cette éducation de la bouche et de l'estomac.

Ce n'est pas pour rien que l'enfant a été doué de ce jeune et robuste appétit, auquel les recherches ne sont point nécessaires. Toute complaisance intempestive, tout raffinement d'appât ou de qualité, n'aboutissent qu'à rendre son goût plus difficile et son alimentation plus malaisée. Vous avez alors, devant les yeux, le spectacle

répugnant d'un dégoût précoce, d'exigences gastronomiques tout à la fois ridicules et dangereuses chez un enfant ; et c'est ainsi que la faculté de se nourrir s'étant en quelque sorte perdue dès leurs premières années, ces écoliers arrivent dans les pensionnats, avec des papas et des mamans qui réclament pour eux des diners à trois services.

## IX

Il faut en venir enfin à ce qui est vraiment le jeu du ménage, et tout ce que nous avons dit jusqu'ici n'en est en quelque sorte que le préliminaire.

Le jeu du ménage ne consiste point seulement à se mettre à table à la façon des grandes personnes pour y manger dans des ustensiles de poupées ; le véritable bonheur, la suprême joie n'est pas de dévorer le menu, quelque friand qu'il puisse être ; c'est de le préparer. Lorsque l'on se distribue les rôles, personne, même parmi les plus gourmands, ne se soucie d'être le marquis ou la comtesse, assis au festin et servi par la livrée ; le poste de faveur, celui après lequel chacun soupire ouvertement ou en secret, c'est celui de cuisinier, ou même de marmiteux. Le vrai bonheur n'est-il pas de mettre soi-même la main à la pâte, d'allumer le feu, de tenir en main le manche de la casserole ?

C'est pour entrer dans cette pensée et pour rendre possible ce divertissement, qu'on a pris la peine de reproduire sur petit modèle tous les ustensiles nécessaires à la confection des repas.

Ces ustensiles et cette batterie de cuisine se présentent, chez les marchands, sous deux formes bien différentes : la forme conventionnelle et la forme réelle.

ANTONIN RONDELET.

(La suite au prochain Numéro).

## BIBLIOGRAPHIE

*Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs*

### LE COMTE ARMAND DE MELUN

PAR M. L'ABBÉ BAUNARD

Nous ne dirons de M. de Melun, ni sa naissance, si noble qu'elle fût, ni sa brillante éducation, ni le rang si distingué qu'il occupa dans le monde

le plus distingué ; nous ne dirons de lui que sa charité, à laquelle il fit concourir tout ce que Dieu lui avait accordé de dons extérieurs : sa fortune, il la consacra aux pauvres ; l'autorité que lui donnaient son rang et sa belle intelligence servit la cause de ses amis indigents ; son



esprit fut tout appliqué à leurs besoins; il leur sacrifia son temps et sa santé et si, du séjour heureux où il est arrivé, il pouvait parler, il dirait encore de placer ses pauvres auprès de lui, avant lui.

Il apprit la charité à l'école des femmes — le sexepieux — comme nous nommait Saint Augustin. Sa mère et une pieuse dame, madame Letissier, madame Swetchine (1), la sœur Rosalie, dont il a si bien écrit la vie, furent ses institutrices.

Il a écrit lui-même sa première visite à sœur Rosalie; nous ne pouvons mieux faire que de lui emprunter ce touchant récit :

« Au nom de madame Swetchine, la sœur Rosalie me reçut presque aussi bien que si j'avais été pauvre. Mais elle était habituée à voir venir à elle ces vocations d'apôtres et de diacres que la curiosité inspirait plutôt que la foi, et qui se retiraient à la vue peu attrayante de la misère. Elle eut la mauvaise pensée, comme elle me l'avoua plus tard en riant, que je pourrais bien être un de ces amateurs. Elle résolut donc de me soumettre, dès le premier jour, à une sérieuse épreuve, et, me mettant quelques bons de bouillon, de viande, de cotrets dans la main, elle me donna une sœur pour diriger mes pas, m'indiqua quelques ménages des environs, et me chargea de les voir, de les servir et surtout de les consoler. Je devais, au retour, lui rendre compte de mes courses et de mes observations.

La première maison dans laquelle je montai ne différait de ses voisines que par plus de misère encore. Sur un lit sans matelas, sous une mince et sale couverture, était couché un pauvre homme encore jeune, à la face blême, aux pommettes rouges, respirant à grand-peine, et que dévorait une fièvre ardente, résultat d'une fluxion de poitrine arrivée à sa dernière période. Autour de lui, trois petits enfants pleurant, tandis que sa femme, à l'air maussade, à la figure renfrognée, se lamentait sur son abandon, et semblait disposée à accuser de sa misère la maladie du mourant. Celui-ci était un ouvrier laborieux et intelligent qui, jusqu'alors, avait fait vivre tant bien que mal sa petite famille, mais la maladie était venue absorber ses modestes économies. Le médecin envoyé par la sœur Rosalie venait de déclarer à la pauvre femme qu'il n'y avait pas grand-chose à faire, et le malade lui-même, en me tendant la main, semblait, de son regard triste et doux, vouloir me dire un dernier adieu.

« J'étais fort ému; mais, surmontant mon émotion, pour ne pas ajouter à son découragement, je pris une chaise et je m'assis auprès de son lit... Je le conjurai d'avoir confiance en Dieu, et,

m'emparant de la tasse placée à son chevet, je lui fis boire une potion que depuis le matin il avait refusée. Dès lors, il devint plus calme. J'en profitai pour adresser à sa femme quelques mots de bienveillance et d'espoir. Elle pleura et s'excusa de la mauvaise humeur qu'elle venait de montrer. Je jouai un instant avec les petits enfants, mis les bons sur la cheminée, y joignis une pièce de monnaie et serrai affectueusement la main de mon malade, l'assurant qu'avec de l'énergie et des soins, il se tirerait d'affaire. Les enfants voulurent embrasser le Monsieur, et quand je franchis le seuil de cette pauvre famille, je fus bien récompensé par le regard de reconnaissance dont le malade consolé accompagna mon départ.

Le même jour, M. de Melun visita une pauvre vieille dont il parle ainsi :

« L'infortunée était malade, couchée sur de vieux chiffons, dans un trou dont on aurait fait à peine une étable, sans meubles, sans rideaux, sans autre vitre à la fenêtre qu'un lambeau de papier. Elle n'avait personne pour la soulager et lui verser à boire, excepté une bonne voisine aussi pauvre qu'elle, qui, deux fois par jour, avant et après avoir fait sa journée, montait à son taudis. Je ne saurais décrire la triste obscurité, la malpropreté et l'infection de cette demeure où la mort disputait sa proie à la misère, et cependant, j'y restai longtemps, car la pauvresse m'attirait par quelque chose d'encre plus intéressant que l'horreur de son état : c'était une religion qui illuminait ce taudis et parfumait ces haillons; c'était une résignation à son infortune, une foi dans la prière qui inspirait pour elle une vénération religieuse; c'était là vraiment le pauvre de l'Evangile, le Lazare destiné à habiter le sein d'Abraham. Je la quittai avec plus d'édification encore que de pitié : j'étais plus disposé à l'envier qu'à la plaindre...

« Quand, de retour à la maison de la rue de l'Épée-de-Bois, je fis à la sœur Rosalie le récit de ce que j'avais vu, elle m'écouta avec une attention mêlée d'un peu d'étonnement : elle était surprise du goût que j'avais pris à ma première mission. Elle me remercia de l'aide que je venais apporter à son malheureux quartier, et, avec cet accent simple et pénétrant qui va droit à l'âme, elle me demanda en riant, pour achever mon admission parmi ses auxiliaires, de faire parvenir une lettre à un ministre, d'écrire un billet de recommandation au maire de mon arrondissement, d'apostiller une pétition au Directeur général des Postes et une autre au Directeur des Tabacs. Je m'y prêtai de bonne grâce et je retournai chez moi, l'âme émue de ce que je venais de voir, enchanté de mes pauvres, de la sœur Rosalie, du bien qu'elle m'avait fait faire, et résolu de continuer ce cher apprentissage...

Il le continua toute sa vie, ou pour mieux dire il devint maître en fait de charité.

(1) Voir : *Journal des Demoiselles*, année 1857, p. 100.



Il va continuer à parler de son pauvre malade :

« Il était mieux, il renaissait à l'espérance, il renaissait à la foi, la guérison de l'âme avait préparé celle du corps. La santé revenue, je l'établis concierge dans une bonne maison, et il devint, par la suite, l'humble auxiliaire de notre *Œuvre de la Miséricorde*. Cette occupation le mettant sans cesse en rapport avec moi, nous aimions à nous rappeler le jour où nous étions vus pour la première fois... Il mourut pendant une de mes absences de Paris. Ses dernières paroles furent un remerciement pour la sœur Rosalie et pour moi ; et, parmi tant de malheureux et de misères que je vis depuis, jamais je n'oublierai le premier que j'avais eu le bonheur de visiter. »

M. de Melun eut le bonheur, très rare, de ne se ralentir jamais. *Il avait mis la main à la charrue et ne regarda pas en arrière*. Les pauvres et les enfants occupèrent désormais ses pensées et ses actions ; il avait pour l'enfance délaissée une sainte passion ; il ne pouvait pas laisser se perdre un seul de ces petits, et seuls, leurs bons anges savent combien il en a nourris, vêtus, abrités, élevés : il les aimait, c'est tout dire.

Les pauvres honteux, si nombreux au milieu du luxe de Paris, attirèrent aussi sa charitable attention. « Aucune misère, écrivait-il, n'est plus digne d'intérêt : précipité d'une extrémité de l'échelle sociale, le pauvre honteux se trouve désarmé contre le sort... Il dérobe sa misère dans un dernier reste de luxe, et l'apparence du bien-être, dont sa honte s'enveloppe, éloigne le secours qu'appellerait son malheur... »

Or, sous le nom si chrétien de la *Miséricorde*, une œuvre s'était formée pour le sauvetage de ces naufragés de la fortune. M. de Melun en fut le secrétaire jusqu'à la fin de sa vie : son amour pour ces pauvres était sans bornes, écrit le té-

moins oculaire le mieux informé. Seul de tous les membres de l'*Œuvre de la Miséricorde*, il les recevait chez lui, et pendant un grand nombre d'années, toutes ses journées commençaient par deux ou trois heures d'audience qu'il leur offrait régulièrement... Il était respectueux, timide même avec ces malheureux... »

Nous ne pouvions énumérer ici toutes les œuvres auxquelles M. de Melun prêta son appui, appui du temps, de la bourse et du cœur. Son biographe le suit dans cette carrière de charité, et la raconte avec un tact et un bonheur d'expression bien remarquables. Il déroule ainsi, d'œuvre en œuvre, d'année en année, la vie de M. de Melun. Il n'oublie ni ses livres, si intéressants, ni ses relations avec tout ce que Paris, et, on peut le dire, la France, a compté d'âmes généreuses et bienfaisantes. Il décrit avec chaleur cette époque heureuse, avant et après la Révolution de 1848, où la piété, la charité, la liberté semblaient prendre racine en France, grandes, sublimes espérances, trop démenties depuis. M. de Melun assista à l'Empire, il vit la guerre de 1870 et ses suites lamentables : les malheurs publics donnèrent un plus vigoureux élan à sa charité, et les malheurs particuliers, surtout la mort d'un fils unique et bien-aimé, donnèrent à sa piété un essor plus soumis et plus tendre. Tout serait à citer dans ce volume, si vaillant et si intéressant, tout, jusqu'à la dernière heure de M. de Melun, lorsque, il y a peu d'années, le 24 juin 1877, il rendit à Dieu une âme qui avait vécu pour lui. Les mères et les filles, les pères et les jeunes gens liront avec fruit, avec admiration, le livre dont il n'est donné ici qu'une très-imparfaite analyse (1).

M. B.

(1) Un beau volume avec portrait, chez Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris. Prix, 8 fr.

## FAUSTINE

(SUITE ET FIN)

XVI

LE SECRET.

Un mois s'était rapidement écoulé depuis que Fausta et sa mère adoptive étaient réunies : la joie, depuis si longtemps absente, depuis si long-

temps étrangère, avait galvanisé Faustine ; elle était mieux, elle restait levée une partie du jour, elle avait pu sortir en voiture, et pourtant, un inquiet pressentiment la poursuivait ; elle voulait écrire son testament, selon les formes légales afin d'assurer à Fausta, sans conteste, la presque totalité de sa fortune. Elle fit prier M. Guis-



card de venir conférer avec elle à ce sujet ; il était absent, et après plusieurs jours d'attente, il se présenta enfin, et la trouva seule : c'était l'heure consacrée aux petites études de Fausta.

« Je vous attendais avec impatience, mon cher Monsieur, lui dit-elle. Vous savez que j'ai à conférer avec vous. Je veux que mes dernières volontés soient inattaquables : vous serez mon exécuteur testamentaire et le tuteur de ma fille. J'espère que vous accepterez ces deux missions ?

— Vous n'en doutez pas, Madame, mais avant ..

Il s'arrêta : Faustine reprit :

— Mais avant ?

— Avant, il faudrait peut-être s'assurer de la véritable position sociale de cette jeune personne.

— Elle n'en a aucune, sauf celle que je lui assure, et je tâcherai qu'elle soit belle et sûre, cette situation !

M. Guiscard ne répondait pas, mais il avait la physionomie de quelqu'un qui a quelque chose de grave à dire ; il fit un effort sur lui-même et reprit :

— Chère Madame, que diriez-vous, si je vous avouais que j'ai découvert le véritable état-civil de votre enfant ?

Faustine pâlit :

— Vous avez découvert ?

— Oui, le mot de Xanten, que vous avez prononcé à son sujet, a été pour moi comme un trait de lumière... J'ai d'abord cherché les traces de l'enfant, puis, celles de son origine, et je suis arrivé... vous souvenez-vous de la famille de Charlemont ?

Faustine inclina la tête, et sentit aux battements précipités de son cœur que jamais ce nom ne lui serait indifférent. Il continua :

— Guillaume de Charlemont est allé, après son mariage, se fixer à Xanten, et l'été, il habite une maison de campagne, près de cette petite ville. Il a des enfants, mais sa femme et lui regrettent toujours, et très amèrement, une petite fille qui leur fut volée, lorsqu'elle n'avait que dix-huit mois...

Faustine pâlit encore et joignit les mains :

— Continuez, dit-elle à voix basse.

— Eh bien ! voici en quelles circonstances : une jeune servante trainait l'enfant dans une petite voiture et, en dépit d'une défense expresse, elle sortit du jardin et s'engagea dans l'avenue, qui était très courte et aboutissait à une grande route. La grand-mère de la petite servante demeurait là. Cette fille étourdie alla lui dire bonjour, laissant l'enfant endormie dans sa voiture. Elle resta, elle l'a avoué, dix minutes... elle perdit de vue le dépôt... Au retour, la voiture était vide... jamais, en dépit de toutes les perquisitions, l'enfant n'a reparu... on a accusé les jongleurs, les saltimbanques, les bohémiens, mais on n'a pu mettre la main sur personne... Cette petite enfant, Wilhelmine de Charlemont, était

grande pour son âge, elle n'avait pas le teint coloré, ses cheveux étaient bruns, ses yeux très noirs, avec de longs cils : elle portait au cou une médaille de la Sainte Robe de Trèves...

Faustine ne répondit pas, elle était plongée dans un abîme d'étonnement, de douleur et, qui le croirait ? de joie. Fausta serait la fille de M. de Charlemont ! c'est pour lui qu'elle l'avait sauvée, gardée, élevée... elle le reverrait... Cette idée lui apparut à côté d'une autre, Fausta ne lui appartenait plus... M. Guiscard, surpris de son silence, lui dit doucement :

« Eh bien ! Madame !

— Ce que vous m'apprenez me renverse, dit-elle sincèrement. Je croyais Fausta à moi pour toujours. Vous êtes certain de tout ceci ?

— Absolument.

— L'avez-vous révélé à M. de Charlemont ?

— Non, Madame, c'est à vous à le lui apprendre.

— Je vous remercie... vous avez bien agi... mais je n'écirai pas... C'est à vous, Monsieur, vous, le vieil ami des Charlemont, qu'il appartient de leur annoncer cette heureuse nouvelle. Moi, je préparerai Fausta, et je me préparerai moi-même...

— Chère Madame, vous ne serez pas mécontente de M. de Charlemont ni de sa femme : ils sont excellents, et ils vous doivent tant de gratitude !

— Peu importe, dit-elle, oui, peu importe maintenant... pour le temps qu'il me reste à passer sur la terre. J'espérais mourir dans les bras de Fausta... mais, vous le savez, tous les bonheurs m'ont été refusés... et même celui-là, ce dernier funèbre bonheur...

— Chère Madame, dit M. Guiscard, nous n'alions pas vous perdre si vite, et peut-être trouverez-vous de la joie dans ce qui vous peine aujourd'hui.

Elle réfléchit un instant et répondit :

— Ce que vous dites là n'est pas impossible... Je serais heureuse de voir une famille à Fausta... et l'idée de consoler la douleur d'un père pourra m'être douce. Allez donc lui écrire.

— Je viendrai vous montrer ma lettre.

Elle demeura seule, absorbée dans ses pensées, qui allaient de Fausta, si chérie, à Guillaume de Charlemont, tant aimé jadis et dont le nom seul réveillait son cœur assoupi. Elle, dont il avait méprisé l'alliance, allait lui donner une joie inespérée, elle allait compter dans sa vie... c'était donc la peine d'avoir vécu ! Elle ne voulut pas parler à Fausta, avant que la réponse des Charlemont ne fût connue ; la lettre de M. Guiscard, accompagnée des pièces justificatives, était partie, et la réponse vint avec une promptitude qui fit peur à Faustine : tout fait ombrage dans une vie triste :

« Ils vont la reprendre ! se dit-elle. »

Elle ouvrit la lettre en tremblant.



CHER MONSIEUR,

« Que Dieu vous comble de ses bénédictions pour l'immense joie que vous nous apportez ! Nous ne doutons pas, nous ne pouvons douter, ma chère femme et moi, que l'enfant, si généreusement recueillie par madame Wallays, ne soit notre fille bien-aimée Wilhelmine : toutes les indications que vous nous donnez se rapportent exactement à elle : l'époque, l'âge, les traits, les yeux, la médaille, et enfin les notions sur la misérable qui nous l'a dérobée : une bande de Bohémiens a erré, en ce temps-là, dans notre voisinage : la justice les a poursuivis sans trouver notre pauvre enfant : la femme qui l'avait emportée cheminait seule, nous n'avons pu resaisir sa trace. Nous l'avons cherchée pendant douze ans, avec des larmes et des angoisses, et nous ne cesserons de louer la divine Providence qui l'a sauvée, gardée et préservée.

» Ma femme et moi, nous suivrons de près cette lettre ; notre cœur vole vers notre enfant, et nous nous sentons pressés d'offrir à madame Wallays les hommages de notre éternelle reconnaissance, et à vous, cher Monsieur et ami, tous nos sentiments de gratitude et d'ancienne et fidèle amitié.

Tout vôtre,

GUILLAUME DE CHARLEMONT. »

Il y avait dans cette lettre un trésor de larmes et un trésor de joie : mais la joie l'emportait. Fausta aurait un nom et un père ; elle serait protégée et chérie, et l'image de celui qui allait recevoir Fausta sur son cœur, éveillait les souvenirs de jeunesse, toujours doux lorsque de longues années nous en séparent, comme les rochers et les monts âpres et nus, paraissent à distance, revêtus d'or et d'améthyste. Par quelle étrange voie sa destinée se trouvait-elle rapprochée de celle des Charlemont, et comment, au seuil du tombeau, les vœux de sa jeunesse se trouvaient-ils presque réalisés ? Elle n'avait pas été sa femme, mais elle avait servi de mère à son enfant. Cette pensée lui mettait au cœur une si profonde consolation qu'elle assemblait dans la même tendresse le père et la mère de Fausta... Antipathie, rancune, jalousie involontaire, mauvais souvenirs attachés à son mariage, tout s'effaçait dans une seule idée :

« Ils me doivent Fausta, et Fausta sera heureuse. »

Pourtant, il fallait l'avertir. Faustine avait relu à plusieurs reprises la lettre de M. de Charlemont, et savouré ces expressions reconnaissantes qui la rendaient fière ; elle se leva de sa chaise longue et alla vers le salon d'étude où se trouvait sa fille. Fausta était assise, elle lisait avec attention en prenant des notes ; une carte de géographie était étendue devant elle. On voyait son profil régulier, ses longs cils abaissés, les nœuds de sa belle chevelure noire et le contour délicat de son cou, que ceignait une lé-

gère chaînette d'or. Faustine vint s'asseoir près d'elle et passa son bras autour de sa taille ; l'enfant l'embrassa, et lui dit tout-à-coup :

« Maman, vous avez pleuré !

— C'est vrai, dit Faustine, j'ai pleuré à cause de toi, chérie, pleuré de plaisir et de tristesse.

— A cause de moi ? Vous ai-je donc fait de la peine ? Oh ! pardon, alors !

— Non, ma chère fille, tu ne m'as fait aucune peine, aucune, mais...

— Dites, maman !

— Voudrais-tu me quitter, Fausta ?

— O maman, jamais !

Elle se cacha dans le sein de Faustine, comme dans un inviolable refuge.

— Enfant ! dit-elle, écoute : tu as une mère, tu as un père : ils nous sont connus, ils vont venir te voir... ils t'aimeront ; après moi, tu ne seras plus seule sur la terre... la solitude est si affreuse ! ton père et ta mère te chériront... tu verras...

Fausta écoutait ces paroles entrecoupées, elle ne paraissait pas les comprendre.

— J'ai une mère, oui, vous, maman !

— Je serai toujours ta mère, mais, ma bien-aimée, tu n'es pas la fille de cette pauvre femme, morte à La Sermoy ; elle t'avait volée à tes parents, à monsieur et madame de Charlemont... tu t'appelles Wilhelmine de Charlemont.

Fausta pleurait et se rattachait étroitement à sa mère adoptive :

— Je connais ton père, lui dit celle-ci, si tu savais comme il est bon et noble, tu serais contente de lui appartenir... Ta mère était bien belle... je l'ai vue autrefois... tu vas porter leur nom, si honoré, tu auras dans le monde une toute autre situation que celle qui t'était réservée... Vois, je suis contente, sois contente aussi...

En dépit de ces paroles généreuses, les pleurs de Faustine coulaient, mais elle s'exaltait par la grandeur même du sacrifice : ses paroles touchaient profondément Fausta, et l'inclinaient vers ce père et cette mère inconnus, sans la détacher de celle qui lui montrait en ce moment même une si ardente affection.

Deux jours après, elles attendaient, émues, tremblantes, M. et madame de Charlemont, que M. Guiscard avait annoncés. Faustine avait voulu que sa fille fût parée et belle, mais son émotion la paraît mieux que sa robe de soie cendrée de roses, ses broderies et ses petits bijoux. On sonna à la porte de l'antique maison, et, pour la première fois depuis soixante ans, un Charlemont en franchit le seuil. M. Guiscard guidait, introduisait, annonçait... mais madame de Charlemont, sans entendre les premiers compliments, courut à Fausta, la parcourut d'un regard, et lui passant les bras autour du cou, elle s'écria :

« Mon enfant ! mon trésor ! » et elle la poussa dans les bras de son père.

M. Guiscard s'essuyait les yeux ; il manquait



en ce moment à Faustine un Dieu qu'elle pût remercier : Dieu fait bien défaut à ceux qui l'ont banni de leur vie.

Ils vinrent enfin vers elle, et elle se sentit pressée dans les bras de Fausta et de sa mère, tandis que Guillaume de Charlemont lui serrait et lui baisait la main. Le bonheur l'oppressait en ce moment, elle les aimait tous, et la douce figure de madame de Charlemont, embellie encore par la joie, semblait éclairer son âme d'un pur et chaud rayon.

Ils dînèrent tous ensemble pour la première fois; Faustine réunissait à sa table ses amis, et quels amis ! elle était assise entre M. de Charlemont et M. Guiscard, Fausta entre son père et sa mère, Félicie et son mari complétaient le nombre des convives.

« Je bois à mademoiselle de Charlemont et à ses heureux parents, dit, au dessert, M. Guiscard en levant son verre, où pétillait le vin de Champagne.

— Et moi, dit M. de Charlemont, je bois à la mère adoptive de notre fille, qui demeurera la sienne.

— Que Dieu est bon ! » dit à son tour madame de Charlemont.

La soirée se passa doucement, et Faustine, assise à l'écart auprès de madame de Charlemont, lui conta d'une voix émue comment elle avait trouvé Fausta, comment elle s'y était attachée, et comment, par quels artifices, elle lui avait été ravie. La tendresse de cette âme, tant frustrée d'affection, éclatait dans ce récit, madame de Charlemont pleurait et répétait :

« Dieu est bon ! il l'a sauvée et nous l'a rendue, à vous et à nous.

— Vous l'emmènerez pourtant !

— Il le faudra bien : elle doit être connue de ses frères, de nos parents, de nos amis, mais nous vous la ramènerons, et jamais, croyez-en sa mère, elle n'oubliera sa mère adoptive. »

Les jours qui suivirent cette première rencontre furent infiniment doux pour Faustine ; elle les passait avec sa fille et ses nouveaux amis, elle se sentait l'objet de leur reconnaissance et de leur attachement, et lorsque le soir, elle les voyait tous, groupés à son foyer, elle ne demandait rien de plus à la terre : les mauvais souvenirs fondaient sous ce souffle nouveau d'affection, l'amertume s'en allait, les passions amorties, amour et haine, ne laissaient subsister dans son âme qu'une tendre et profonde bienveillance pour tous ceux qui l'environnaient. Pour elle, les rayons du soleil couchant avaient plus de charme que l'aurore.

Il y avait pourtant un point noir dans cet horizon : le départ de Fausta et de ses parents était prochain ; ses frères allaient quitter le collège pour venir la voir, et elle devait être présentée aux parents de sa mère.

La veille du jour où la famille de Charlemont allait partir pour Xanten, M. Guiscard se trouvait

seul dans son cabinet avec le baron ; ils réglaient un compte, et quand le notaire eut compté à son client le dernier écu, il dit tout-à-coup :

« M. le baron, vous êtes bien décidé à partir demain ?

— Mais oui, qui peut vous en faire douter ?

— L'inopportunité ! Pourquoi quitter madame Faustine !... elle est bien malade, et elle a tant de joie de votre présence !

— Nous apprécions vivement son amitié, Fausta l'aime comme elle doit l'aimer, et madame de Charlemont et moi, la chérissons comme notre meilleure amie, mais...

— Mais... quel mais ?

— Elle est trop riche ! nous ne voulons pas que l'on croie que nous guettons son héritage ! »

Le notaire fixa sur le baron ses yeux encore vifs, et s'écria :

« C'est chose admirable, M. le baron, combien vous ressemblez à feu votre père ! dans une circonstance délicate, il m'a fait une réponse tout-à-fait semblable !

— Tant mieux, dit le baron, je suis heureux de la ressemblance.

— Oui certes, pourtant, il ne faut pas se faire des fantômes d'honneur, ni s'escrimer contre des moulins à vent. Pourquoi ne voulez-vous pas de l'héritage de madame Faustine, qui n'a pas de parents ?

— Pas de parents ?

— Eh non ! son père, Simon Malfroy, était fils unique, sa mère, également fille unique ; la dernière cousine de sa mère est morte à Huy, il y a quelques années, elle a légué ses biens aux hospices ; sa grand-mère paternelle avait deux neveux, qui ont été pris pour les guerres de l'Empire, vous savez ? l'aîné ne dédaignait pas les passe-reaux ? l'ainé de ces pauvres garçons est mort en Russie, le second, à Leipzig. Vous voyez !

— C'est égal, je ne veux pas l'influencer par notre présence. Elle peut avoir la volonté de donner aux bonnes œuvres.

— Hélas ! elle ne les connaît pas :

— N'importe ! il faut qu'elle soit libre, et nous partons. »

Ce départ fut un déchirement pour Faustine : le froid et la nuit se faisaient autour d'elle, et pourtant, quels tendres adieux, quelles promesses de retour avaient accompagné le dernier moment de la séparation ! Fausta pleurait amèrement ; madame de Charlemont trouvait des paroles expressives et tendres, et elle ne pouvait oublier le dernier mot du baron :

« Entre nous, c'est à toujours. » Pourtant, elle était affreusement triste.

La première lettre de Fausta souleva ce fardeau de mélancolie : elle était heureuse, mais si mémorative au milieu de son bonheur ! Son amour filial s'était dédoublé : elle aimait son père et sa mère, mais elle aimait Faustine et le lui disait dans cette lettre qui n'était qu'une caresse. Elle racontait sa



vie nouvelle, la maison de son père, la vieille ville de Xanten et la joie d'avoir vu et embrassé ses frères Herbert et Jean. Sa lettre vivait, aimait, s'épanchait, et, venue du cœur, elle allait frapper à la porte d'un autre cœur. Faustine répondit promptement, et il ne s'écoulait pas de semaine qu'elle ne reçût plusieurs lettres de ses amis de Xanten; madame Hiltrude surtout se plaisait à lui écrire : elle avait amèrement pleuré sa fille perdue, et elle se sentait une inexprimable gratitude pour celle qui l'avait abritée, aimée et qui la lui avait remise, pure et charmante, entre les bras. Elle avait deviné les plaies de cette âme si généreuse pourtant, elle avait deviné ce qui lui manquait, au soir comme au matin de la vie, et elle en gémissait devant Dieu, elle en parlait même ouvertement avec sa fille; elle avait reconnu et salué avec joie dans l'âme de Fausta le même zèle, le même amour qui brûlaient dans la sienne et c'était là, pour elle, un motif toujours nouveau d'actions de grâce envers Dieu; elle le disait même à Faustine :

« Non, chère Madame, je ne pourrai jamais dire assez la reconnaissante affection que vous m'avez inspirée, et plus je vois ma Fausta, plus ce sentiment augmente et croît dans mon âme, en même temps que ma tendre gratitude envers notre Seigneur qui l'a gardée, à l'ombre de ses autels, alors qu'elle était éloignée de vous. Elle est si bonne, si aimante et si pieuse, notre chère fille ! elle a tant de pureté et d'affection dans le cœur ! que serait-elle devenue pourtant, si votre âme compatissante ne s'était attendrie sur elle, si vous me l'aviez recueillie et bercée sur vos genoux ? Je me représente souvent, et avec larmes, le moment où vous avez eu pitié de mon enfant... Que Dieu vous récompense dans ce monde et dans l'Éternité.

» Notre fille pense bien à vous, vous n'êtes jamais absente de son souvenir; elle est la joie de notre maison, ses deux frères en sont très fiers; son bon père lui donne des leçons d'histoire, cela est bien, quoique à mes yeux, son éducation soit très complète : elle a le sens du devoir et elle sait aimer.

» J'espère, chère dame et amie, que votre santé s'améliore et que vous vous soignez : vous le devez pour nous tous, à qui vous êtes si chère.

» Je vous embrasse du fond du cœur, et vous offre les respects affectueux de mon mari. Fausta vous écrit.

» Votre amie,

» HILTRUDE DE CHARLEMONT. »

Fausta vint montrer sa lettre à sa mère, qui l'approuva :

« Ma mère, dit Fausta, j'écris avec tout mon cœur à ma mère Faustine, et pourtant, je n'ose lui dire tout ce que je fais, tout ce que je pense. Vous m'avez fait lire de beaux livres, cette vie de Sainte-Élisabeth, entr'autres, qui m'a touchée, eh bien ! je n'oserais pas lui dire l'impression que

ce livre m'a faite. J'ai bien peur que ma mère Faustine ne soit pas bonne chrétienne.

— Il faut prier pour elle, tout est donné à la prière. Tu lui dois tant !

— Oui, ma mère, répondit Fausta qui regardait pensivement devant elle, oui, si elle ne m'avait recueillie, je serais comme cette pauvre petite qui est là, dans la rue : elle vend des paniers... et ses parents habitent une voiture, là-bas, regardez ! qu'ils ont l'air misérable ! »

Madame de Charlemont regarda par la fenêtre avec un sentiment de mélancolie, la pauvre créature, qui pieds nus, en loques, allait offrir de porte en porte, paniers et corbeilles, et qu'on rebutait presque partout :

« Va vite lui porter cette aumône, dit-elle à Fausta, et embrasse-moi. Dis lui de venir ce soir : nous lui donnerons des souliers et une jupe. Va, chérie.

— Il me semble que je la vois elle-même, se dit-elle, quand Fausta fut partie en courant : merci, Seigneur, qui me l'avez si bien gardée ! »

## XVI

### LE DÉNOUEMENT

L'hiver qui s'écoulait ne fut pas clément pour Faustine; elle déclina avec les beaux jours et ne refleurit pas au printemps; ses forces défailaient et il semblait que la possibilité aussi bien que le désir de vivre s'éteignissent en son sein. Elle s'occupait toujours de Fausta, et, un jour de mai, elle dit à Félicie qui la visitait assidûment.

« Il faut la faire venir ! qu'ils viennent tous... je n'en ai plus pour longtemps... »

Félicie le craignait, elle suivait de près les progrès du mal; sans tarder, elle écrivit à madame de Charlemont, et trois jours après Fausta était ramenée par ses parents auprès de sa mère adoptive. Elle les accueillit avec une émotion extrême, car elle était trop faible désormais pour voiler ses impressions, les mourants reviennent presque toujours à la sincérité de l'enfance, et lorsqu'elle les vit tous autour de sa chaise longue, elle laissa voir combien elle les aimait. Elle tenait dans ses mains amaigries la main d'Hiltrude et celle de Fausta et elle regardait M. de Charlemont avec la tendresse d'une sœur.

« Ne me quittez plus ! dit-elle.

— Non, chère amie, lui dit madame de Charlemont, nous resterons auprès de vous, jusqu'à ce vous soyez guérie.

— Je crois que ce mot n'a pas de sens pour moi. Pourtant, si je guérissais, je voudrais retourner à La Sermoyes... avec vous. »

Elle faisait des projets, quoique la vie lui échappât, quoique la lumière fût à son déclin, quoique la quenouille de lin fût au bout; elle avait beaucoup désiré la mort, et elle ne la



croyait pas si prochaine. Il était pourtant impossible que ses amis se fissent illusion, et Félicie leur communiqua les craintes du médecin ainsi que ses propres inquiétudes :

« Elle mourra comme son père.

— Sans Dieu ! disait-elle. J'ai essayé, j'ai tenté, et j'ai rencontré une résistance inflexible. Comment faire ?

— Prier, dit madame de Charlemont ; Dieu ne nous refusera pas cette chère âme, n'est-ce pas, ma Fausta ?

— Mère, je donnerais tout à Dieu pour elle ? »

Le mal s'aggravait, Faustine avait toute sa connaissance et elle voulait la présence presque continuelle de ses amis. Un jour, après une crise, M. de Charlemont avait emmené sa femme ; Fausta était seule, à genoux, auprès de la chaise longue où sa protectrice achevait de vivre :

« Que fais-tu, ma fille ? dit-elle à voix basse. Eh quoi ! tu pleures ? ne me regrette pas trop, ma chère petite, je n'ai pas été heureuse en ce monde.

— Mais après ? demanda Fausta, en attachant sur son amie des yeux pleins de douleur et de tendresse.

— Après ? je ne sais... je ne saurais discuter en ce moment.

— Oh ! maman ! si vous vouliez prier avec moi et demander à Dieu qu'il nous réunisse !

— Enfant ! répondit-elle d'un ton mécontent, ne me tourmente pas au point où j'en suis. »

Fausta n'osa rien dire, mais ses pleurs redoublèrent ; il y eut un très long silence ; l'enfant pleurait et priait... on entendait le murmure de la prière et tout-à-coup, elle dit d'une voix distincte :

« Mon Dieu ! prenez pitié de maman, qui a eu pitié de moi ! Mon Dieu ! sauvez-la ! je vous offre tout pour elle ! »

Faustine ne dit rien ; M. et madame de Charlemont rentrèrent bientôt, et l'on demeura en silence auprès de Faustine, qui restait immobile les yeux fermés, quoique le bienfaisant sommeil ne fût pas venu. Elle réfléchissait, en ce moment sa vie tout entière passait devant elle ; elle revoyait les tristesses de sa jeunesse, les épreuves de son âge mûr, le sentiment d'isolement qui avait toujours pesé sur son âme, et elle se demandait si elle avait suivi la vraie route, et si, dans sa recherche avide du bonheur, elle n'avait pas rejeté les consolations qui en tiennent lieu. Elle se demandait s'il n'était pas temps de répondre au Dieu de sa mère, au Dieu de son enfant, de l'enfant qui offrait tout pour son salut, et repassant en idée son existence entière, dominée par les passions, sans guide et sans fanal, elle se disait :

« J'ai erré ! »

Personne ne parlait, il semblait que tous eussent l'impression que quelque chose d'inconnu s'agitait dans cette âme, et tous respectaient son

entretien avec elle-même. Vers la fin de la soirée, M. de Charlemont se retira, emmenant sa fille, Félicie les suivit : Hiltrude allait passer la nuit auprès de leur amie. Faustine l'appela vers minuit et lui dit à voix basse :

« Fausta a pleuré sur moi ce soir, je ne veux pas qu'elle pleure encore... amenez-moi un prêtre, demain matin, et priez pour moi. »

Madame de Charlemont tressaillit de joie et l'embrassa :

« O chère amie ! dit-elle, quelle consolation vous nous donnez à tous !

— Je pense que je me suis trompée, dit Faustine : je me suis moquée de ceux qui avaient la foi, puis je les ai enviés ; maintenant, je veux faire comme eux. »

Le ciel lui en accorda la grâce et lui en laissa le temps. Toutes les bénédictions que l'église octroye à ses enfants furent répandues sur elle, et elle en comprit la grave douceur. Sa vie s'épuisait, mais son visage rayonnait, elle gardait la main de sa fille adoptive dans les siennes, en disant :

« Je lui dois tout... je lui devrai le ciel... »

Il était expirante... Madame de Charlemont offrit le crucifix à ses lèvres, elle leva des yeux éteints sur le baron et soupira :

« Dom Claude, priez pour moi ! »

Ce fut sa dernière parole que personne ne comprit.

Faustine fut, suivant un désir qu'elle avait souvent exprimé, ramenée au cimetière de La Sermoys et enterrée près du grand Calvaire. Son testament fut ouvert : elle légua tous ses biens à Fausta de Charlemont, sauf un legs important à Félicie et des dons aux pauvres du village.

« Voilà ton domaine, ma fille, dit le baron en souriant.

— Mon père, ce sera le vôtre, mais, dites, n'est-ce pas que nous n'oublierons jamais ma mère Faustine ?

— Jamais ! »

..

Fausta s'est faite religieuse dans la pauvre maison où elle avait été recueillie pauvre et abandonnée. Elle avait promis tout à Dieu pour le salut d'une âme, et elle a tout donné. Elle est pleinement heureuse. Ses parents, rentrés en possession de l'héritage de leurs ancêtres, n'ont pu oublier Faustine : elle vit dans leur cœur et dans les bienfaits qu'ils répandent en son nom, et quoique madame de Charlemont ait fait à Dieu un immense sacrifice, en lui donnant l'enfant perdue et retrouvée, elle le bénit tous les jours et elle admire les voies de la Providence.

FIN

M. BOURDON.



## L'ÉTAPE

(SUITE ET FIN)

Le soir de ce même jour, qui n'avait pas paru moins long à Guy, le jeune capitaine s'était examiné sérieusement. Il avait reconnu qu'il aimait la jeune fille et il avait accompli un acte décisif. Il avait écrit à sa mère et, lui expliquant que les qualités les plus sérieuses et les plus rares avaient déterminé son choix, il lui avait avoué son amour pour Christine en lui disant qu'il serait heureux qu'elle l'approuvât. Il était bien assuré que madame de Loël ne ferait aucune objection sous le rapport de la fortune; il était suffisamment riche pour pouvoir épouser une femme pauvre. Il y avait bien le côté de la naissance... mais Christine avait le cœur si noble! Enfin il plaida sa cause, dans sa lettre, avec la chaleur d'accent d'un homme vraiment épris.

Le lendemain du jour où il avait écrit à sa mère, il revit la jeune fille, mais il ne lui dit rien qui pût lui faire soupçonner la manière dont il avait agi. Ils reprirent le fameux travail, toujours avec des résultats aussi infructueux. Quelques jours se passèrent encore ainsi, pendant lesquels l'attrait qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, ne fit que grandir et se fortifier.

Un soir, Guy exhuma de la poussière des siècles le titre si longtemps recherché. En même temps, Christine, qui venait de recevoir une lettre, lui annonça le retour de ses parentes. Cette nouvelle fit à Guy une impression désagréable.

Arrivé chez lui, il trouva une lettre, lui aussi, elle était de sa mère :

« Mon enfant bien-aimé », écrivait madame de Loël, « si Christine est telle que tu me la dépeins, je n'ai aucune raison pour mettre obstacle à votre mariage. J'aurais pourtant souhaité que ta femme appartînt à notre milieu. Réfléchis bien encore et pour toi et surtout pour elle. Si ton amour diminuait un jour, ne regretterais-tu pas d'avoir fait un mariage d'inclination dépourvu de tout avantage matériel? Et, alors, Christine ne serait-elle pas malheureuse? Si tu es sûr de toi, si madame de Fontaine n'a rien à objecter contre ce mariage que la disparité de rang et de fortune, alors je m'incline devant ton désir, car je suis bien persuadée que la femme qui a su toucher le cœur de mon Guy est digne de nous appartenir. »

C'était bien la lettre que le capitaine attendait.

Aussi, deux jours après l'avoir reçue et pen-

dant lesquels il avait réfléchi, comme le lui demandait sa mère, se rendit-il de bonne heure chez madame de Fontaine. Il savait qu'à cette heure de la journée, Christine disposait d'une heure de liberté. Jamais on ne l'appelait ni ne la dérangeait de la part de la duchesse pendant ces instants, qui étaient bien à elle. Il pria le valet de pied de demander Christine de sa part, et le vieux serviteur, habitué à les voir compulser, depuis quinze jours, les titres poudreux de la famille, ne fut nullement étonné de cette visite consacrée à l'institutrice.

Celle-ci parut bientôt, un peu surprise. Quand Guy lui eût déclaré qu'il voulait l'entretenir, seul à seule, d'une chose sérieuse, elle l'introduisit dans la salle d'études où elle était sûre que personne n'entrerait.

Le jeune officier parut troublé d'abord. Enfin, comme Christine, embarrassée, attendait qu'il parlât, il s'arma de courage et, alors, s'exprimant avec vivacité :

« Depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois, dit-il, un profond sentiment de tendresse et de respect est entré dans mon cœur. Je ne serai plus heureux que si vous consentez à devenir ma femme.

— Moi? fit Christine qui rougit et pâlit successivement.

— Oui, vous, Christine, que j'estime et que j'aime de toutes les forces de mon âme.

— Mais, répondit-elle émue et troublée, vous n'avez pas pensé aux obstacles. Je suis une pauvre fille obscure... Un tel mariage convient-il au vicomte de Loël?

— N'avez-vous pas toutes les vertus et toutes les grâces? Qui porterait mieux mon nom? ne suis-je pas assez riche pour deux?

— Mais, fit-elle encore, votre mère?..

— Elle consent, si le portrait que j'ai fait de vous est exact, et je suis resté au-dessous de la vérité. »

Elle demeura sans parler pendant quelques minutes. Guy la contemplait anxieusement. A la fin, deux larmes roulèrent sur ses joues.

« Je vous crois trop loyal pour penser que vous voulez m'abuser, dit-elle; et, franchement et loyalement, je vous dirai aussi que je vous aime. Il n'y a que deux jours, reprit-elle, en votre absence, que j'ai compris ce que j'éprouvais pour vous.



Tout attendri, il prit sa main et la porta à ses lèvres :

« Chère, chère Christine, fit-il, je tremblais que votre cœur ne fût pas libre ou de n'avoir pas réussi à vous plaire.

— Je n'ai d'abord voulu vous obtenir que de vous-même, dit-il. J'aurais craint de vous devoir à une influence quelle qu'elle fût. Maintenant, permettez-moi d'avertir madame de Fontareine et d'écrire à votre père. Je suis pressé d'assurer mon bonheur. »

Il sortit enivré, laissant Christine non moins heureuse.

## VII

En dépit de l'estime que lui inspirait le caractère de Christine et malgré l'affection qu'elle lui portait, la duchesse fut bouleversée par la communication de Guy.

« Mon enfant, lui dit-elle, sans doute cette jeune fille est sans reproche, elle est belle, intelligente, sérieuse et bonne, mais avez-vous bien pensé à la différence de vos situations respectives? Elle est pauvre, sans naissance, elle ne vous apporte aucune alliance avantageuse ou glorieuse.

— Je l'aime telle qu'elle est, dénuée des biens de ce monde, mais riche de grâces et de vertus.

— Mais... votre mère, que dira-t-elle?

— Je lui ai fait l'aveu de mon amour pour Christine, elle consentira à mon mariage, parce que Christine est digne, à tous les points de vue, d'être sa fille. »

La duchesse n'avait plus rien à dire, mais après le départ de l'officier, elle fit appeler Christine.

« Ma chère enfant, lui dit-elle, je comprends que vous ayez fait bon accueil à la proposition de mariage de M. de Loël; cependant, avez-vous bien réfléchi à tous les inconvénients qui peuvent résulter, pour vous-même, d'une union aussi disproportionnée? Quand M. de Loël vous aimera d'un amour moins ardent, — et, malheureusement, les affections humaines sont sujettes au changement — quand vous le trouverez moins aimant, quels ne seront pas vos regrets en pensant qu'il déplore peut-être de vous avoir épousée, pensée qui sera loin de son cœur, je l'espère, mais qui pourrait y germer cependant. A l'âge où l'ambition s'empare de l'homme, il se dira, qu'un autre mariage aurait augmenté sa situation dans le monde. Et, alors, comme je vous plaindrais! Croyez-moi, pour vous-même et par dévouement pour lui, forcez-le à réfléchir encore. »

Christine releva son beau visage pâli par les appréhensions que la duchesse venait de faire naître dans son esprit. Des larmes roulaient dans ses yeux.

« Je l'aime, dit-elle, et c'est pourquoi j'ai agréé sa recherche. Je n'ai pas pensé une minute aux avantages de ce mariage. S'il venait à le regretter, je crois que j'en mourrais de chagrin. Mais s'il perdait nom, rang, fortune, je me consolerais aisément, pourvu que son amour me restât.

— Bien, ma fille. Alors, pour tous deux, soumettez-le à un temps d'épreuve. Interdisez-lui d'écrire aujourd'hui à votre père. Fixez six mois. Après ce temps, s'il est toujours résolu à vous épouser, comme vous êtes une noble enfant, j'approuverai sa persévérance et je verrai s'accomplir ce mariage sans crainte ni pour l'un ni pour l'autre.

— Je vous obéirai, Madame, répondit Christine. »

Mais en même temps, son cœur se serra. Un voile couvrit, à ce qu'il lui sembla, le soleil radieux des premiers jours de juin. Néanmoins, elle écrivit à Guy pour lui raconter sa conversation avec la duchesse, et lui imposer six mois de réflexion.

Guy répondit en se plaignant avec tendresse du retard apporté à ses chers projets. Il se soumettait impatiemment. Si bonne que fût cette lettre, elle ne parvint pas à dissiper l'angoisse qui avait saisi Christine.

## VIII

Les dames Ferrat étaient de retour. L'oncle millionnaire, bien guéri, semblait avoir refait un long bail avec la vie et, comme c'était un vieillard malicieux, l'héritage était, de nouveau, remis en question.

Un jour, les deux dames vinrent voir Christine à l'heure où on la savait libre, mais il se trouva qu'elle était sortie. La duchesse, qui descendait au jardin, les rencontra comme elles s'en allaient et les invita à venir cueillir quelques roses.

Pendant que Lauriane faisait un bouquet, madame de Fontareine crut pouvoir raconter à madame Ferrat la recherche dont Christine avait été l'objet et qui avait été ajournée sur son avis.

Quand Lauriane et sa mère furent rentrées chez elles, madame Ferrat rapporta à sa fille la nouvelle que lui avait donnée madame de Fontareine. Lauriane reçut cette communication d'une manière qui eût alarmé madame Ferrat, si la nuit tombante ne lui eût dérobé les traits de sa fille.

Celle-ci rentra dans sa chambre quelques instants après. Elle était pâle comme une morte, ses dents claquaient, bien que la chaleur fût accablante.

« Je jure, fit-elle avec un accent effrayant, que



Christine n'épousera pas Guy de Loël, dont je veux, moi-même, devenir la femme.

Trois jours plus tard, la duchesse partait pour sa terre de Méréle, située à cinq lieues de Paris. Elle avait invité Guy à l'y venir voir quelquefois, afin de ne pas paraître séparer complètement les deux jeunes gens.

Lauriane eut un mouvement de joie : elle avait le champ libre, elle pouvait dresser ses batteries. Guy, jeune, ardent, naïf, serait facilement trompé. Christine éloignée devenait bien moins redoutable.

La première fois qu'elle reçut Guy, elle l'accueillit comme elle n'avait encore jamais fait, et ne cessa de le magnétiser de ses prunelles couleur d'eau, dont elle connaissait l'influence toute puissante.

Guy ne tarda pas à retomber sous le charme qu'il avait déjà éprouvé. Cependant, il n'oubliait pas Christine. Tout ce qu'il y avait de bon et de généreux en lui aspirait vers la jeune fille, quand il était hors de la présence de Lauriane; et quand il venait à Méréle, il paraissait toujours le même, et lui-même croyait sincèrement qu'il n'avait pas changé.

Chose singulière, il n'avait pas parlé à Lauriane ni à sa mère de ses projets de mariage. Lauriane avait persuadé à sa mère qu'il n'en fallait pas paraître instruite, puisque ni Christine ni le jeune homme n'avaient jugé à propos de leur en faire la confidence.

Madame de Fontareine avait obligeamment invité madame et mademoiselle Ferrat à venir passer une journée à Méréle, pensant que Christine serait bien aise de promener ses parentes dans le parc, la merveille du pays.

Il y avait près d'un mois que Guy n'avait donné signe de vie à la duchesse, si ce n'est par un court billet où il s'excusait de ne pouvoir accepter une invitation à dîner qu'elle lui avait adressée. Il prenait pour prétexte une affaire de service, mais en réalité, il n'avait osé ni pu refuser à Lauriane d'assister à une matinée musicale qu'elle donnait ce jour-là. Mademoiselle Ferrat, qui était censée ignorer l'amour de Guy pour sa cousine, avait pu insister pour qu'il lui consacrat sa journée au préjudice de la châtelaine de Méréle.

Lauriane arriva au château un beau matin et sans sa mère, quelques jours après cet incident. Elle trouva Christine amaigrie et pâlie, et elle l'entraîna dans le parc.

« Tu me sembles souffrante, dit-elle à la jeune fille d'un ton de tendre intérêt, tu devrais voir un médecin.

— Je t'assure que c'est fort inutile, répondit Christine, je ne ressens aucun malaise.

— Alors, c'est une peine morale qui te fait ainsi pâlir, et qui cerce tes yeux de noir. Ne puis-je rien pour t'aider ou te soulager? »

Il faisait, ce matin-là, un temps lourd et ora-

geux. A l'heure où le facteur passe, Christine avait eu une déception. Elle s'était attendue à une lettre de Guy : il ne lui écrivait pas, mais la duchesse avait bien voulu entretenir, avec son jeune parent, une correspondance où Christine tenait sa place. Le courrier n'avait rien apporté, par la raison que Lauriane s'était chargée de transmettre, de vive voix à Christine, un message affectueux du jeune capitaine. Elle s'était bien gardée de remplir la mission qu'elle-même avait sollicitée et la pauvre Christine, que ce silence inquiétait, avait le cœur gros et les nerfs malades. Elle ne put retenir ses larmes.

La crise était arrivée, telle que l'attendait et la désirait Lauriane.

« Mon enfant, reprit-elle en caressant Christine, je crois deviner : Permets-moi de te parler comme une sœur. Tu aimes M. de Loël et, pendant quelque temps, tu as cru qu'il te rendait cet amour.

— Il m'a demandée en mariage, dit Christine, et pour suivre les conseils de la duchesse, je l'ai prié d'attendre six mois avant de se considérer comme mon fiancé.

— La duchesse a eu une idée bizarre. Il faut saisir les jeunes gens au bond. Mais il devait changer six fois en six mois !

— En ce cas, Lauriane, madame de Fontareine a bien fait de fixer ce temps d'épreuve, répondit Christine avec dignité. Je n'aurais pas voulu surprendre les sentiments de M. de Loël. Au contraire, je pensais que, si son amour était vrai et profond, il ne ferait que s'accroître avec le temps.

— Tu m'as permis de te parler comme une sœur, n'est-ce pas ? »

Christine secoua la tête d'une manière affirmative.

« Eh bien ! sans savoir que les choses en fussent au point où tu le dis, j'ai compris que M. de Loël regrette un engagement qu'il a pris. Il m'a répété plusieurs fois que, dans un moment de fougue, on s'engage parfois légèrement, perdant ainsi son avenir. Peut-être subit-il l'influence de sa mère qui doit voir avec regret s'effectuer un mariage disproportionné, laisse-moi te le dire, sous le rapport, sous le seul rapport de la fortune et du rang.

— Tu m'affirmes, dit Christine qui ne pleurait plus, que M. de Loël paraît regretter la proposition de mariage qu'il m'a faite ?

— Je ne sais s'il veut parler de cette proposition, répondit perfidement Lauriane, mais il semble déplorer de s'être lancé à la légère dans une grave aventure.

— Il suffit, dit Christine. Aussi bien, ces temps-ci, j'ai cru le remarquer au peu d'empressement qu'il mettait à venir ici et même à donner de ses nouvelles. Je prierai madame de Fontareine de le dégager en mon nom.

— Garde-toi bien d'agir ainsi, fit Lauriane,



laisse-moi voir et sonder encore. Je te promets de te dire l'entière vérité. »

Elle craignait que la duchesse ne défit son ouvrage.

« En attendant, je voudrais m'éloigner. La duchesse recueille chez elle une parente pauvre qui pourrait me remplacer.

— Oui... mais... babutia Lauriane à la fois heureuse et contrariée de la résolution de Christine, si tu n'épouses pas le vicomte, que feras-tu ?

— Autrefois, dit Christine, j'avais déjà pensé à ouvrir une école de filles à Torpes. »

Et comme Lauriane protestait.

« J'ai besoin de me plonger dans le calme profond de la vie des champs, après cette secousse.

— Tout n'est pas perdu, peut-être, dit Lauriane qui, malgré tout, rougissait du rôle indigne qu'elle jouait en brisant le cœur de Christine, en lui faisant perdre un avenir heureux et jusqu'à l'humble situation qu'elle occupait dans le présent. Mais ce ne fut qu'un éclair, l'amour du luxe, le désir d'arriver à une position élevée, sa jalousie contre Christine, étouffèrent vite ce scrupule.

« Pauvre enfant, reprit-elle en embrassant Christine, espère encore, mais tu as peut-être raison de partir, si tu dois être frappée par cette déception, au moins que ce soit parmi ceux qui t'aiment tendrement. Je veux croire que M. de Loël ne reprendra pas sa liberté, mais si cela arrivait, compte sur moi pour te retrouver une situation analogue à celle que tu perds. »

Et c'était bien son intention. Elle pensait à remuer ciel et terre pour épargner du moins cette perte matérielle à Christine.

## IX

Le lendemain, la cousine de la duchesse arriva et Christine sollicita un congé. Elle ne voulait apprendre à la vieille dame sa détermination de rester auprès de ses parents que de loin, et de façon à ne pas être ébranlée dans sa résolution.

Elle traversa Paris sans s'arrêter, elle était pressée de s'enfuir.

A la même heure, Lauriane était avec Guy et lui faisait une confidence.

« Je suis chargée de nouvelles qu'il m'est pénible de vous transmettre, disait-elle. Christine est partie.

— Comment ?

— Oui, elle n'a pas osé vous écrire, ni vous voir. »

Guy la regardait pétrifié d'étonnement.

« Écoutez, reprit-elle, c'est une longue histoire. Christine avait seize ans quand elle fut

demandée dans un château des environs de Besançon pour y donner des leçons à deux petites filles; tout en continuant elle-même ses études. Le père de ces enfants était veuf, il s'éprit de la jeune institutrice et voulut l'épouser; mais sa mère s'opposa au mariage et il recula devant le chagrin qu'il lui causerait, en lui donnant une bru qui n'était pas celle de son choix. Cette mère vient de mourir, il a renouvelé sa demande à Christine. Il est fort riche, de grande maison, très amoureux d'elle, il réalise entièrement son idéal; elle a accepté, pressée, il faut le dire, par son père et sa mère, et pour vivre auprès d'eux. Elle était libre encore, n'étant pas engagée formellement avec vous. Elle m'a chargée de vous remercier de votre recherche et de vous dire qu'elle croyait devoir obéir à ses parents; qu'aussi bien la demande du comte... (je ne puis me rappeler son nom pour l'instant), était antérieure à la vôtre et qu'elle avait senti se réveiller pour lui, dans son cœur, un sentiment d'affection, dont elle n'avait pas reconnu la nature autrefois. »

Guy avait laissé dire Lauriane sans l'interrompre. Il avait excessivement pâli, bien que, tout en parlant, mademoiselle Ferrat le caressât des yeux.

Il la quitta bientôt après et ne put trouver le repos. Il n'aurait jamais cru Christine capable de calcul, et il découvrait qu'elle n'était qu'une fille comme tant d'autres, cupide et sans cœur.

« J'étais un pis-aller pour elle, » pensa-t-il.

Et l'idée ne lui vint pas de s'éclairer auprès de la duchesse. Il sentait qu'il avait montré peu d'empressement ces derniers temps, et il aurait dû en exprimer ses regrets, en demander son pardon, puisqu'il se disait parfois que le départ et le mariage de Christine pouvaient bien être dirigés contre lui comme une vengeance.

L'indécision de son caractère lui fit adopter et rejeter vingt fois l'idée d'écrire à Christine, qui se montra peut-être aussi trop crédule; elle aurait dû rendre directement à Guy sa parole, mais, frappée dans sa dignité de femme, elle crut devoir garder un fier silence.

Lauriane, elle, comprit qu'il fallait continuer à agir vivement pour assurer le succès de l'odieuse trame qu'elle ourdissait. Elle fit croire à sa mère que Christine n'avait pu se résoudre à épouser Guy, qu'elle n'avait accepté que pour mettre son père et sa mère dans une plus large aisance mais que le sacrifice lui coûtait trop et qu'il ne fallait plus prononcer son nom en présence du jeune capitaine pour ne pas l'affliger.

Elle sut rappeler Guy; elle s'associa à sa tristesse, lui témoigna une bonté, une amitié fraternelle, comme elle disait. Guy se laissa bercer et consoler. Christine n'était plus là, c'était d'ailleurs une infidèle et une ingrate; la séduisante Lauriane n'eut pas grand peine à le



subjuguer entièrement. Elle mit en œuvre toutes les ressources que lui fournissaient son esprit, sa beauté, son talent. Que pouvait faire Guy ? Il ne songea pas à résister. Lauriane avait éveillé en lui un sentiment auquel il ne savait donner de nom, la bonté qu'elle lui montrait acheva de le jeter à ses pieds, il la conjura de devenir sa femme.

Elle se fit prier, dit qu'elle craignait de ne pas régner seule dans son cœur d'où il n'avait peut-être pas entièrement chassé Christine. Puis elle eut l'air de consentir, pour le consoler et se dévouer à lui, et pressa alors les préparatifs du mariage.

Tout servait ses indignes projets. Le régiment de Guy allait partir pour tenir garnison à Lyon, on ne se retrouverait pas en présence de la duchesse et on laissait madame Ferrat à Paris, il n'y avait donc pas à craindre que la vérité se fit jour de longtemps.

Guy avait raconté à sa mère la « trahison » de Christine, il avait aussi parlé des consolations et des bontés qui lui avaient été prodiguées par sa cousine et il obtint le consentement de madame de Loël à son mariage avec Lauriane, comme il l'avait obtenu quand il s'était agi de Christine ; seulement la châtelaine bretonne, tout en se réjouissant à l'idée de voir la fille de son amie mariée à son fils, regrettait qu'elle eût été forcée d'exercer son talent en public. Mais toutes ses amies parisiennes lui avaient fait de mademoiselle Ferrat d'unanimes éloges, elle n'eut pas l'idée de refuser.

Lauriane se maria brusquement, sans grand cérémonial, à la veille du départ du régiment. Cette circonstance lui permit de consommer les choses sans que madame de Fontareine eût le moindre soupçon de ce qui se passait. Guy avait écrit à la duchesse, dans le salon de Lauriane, pour lui annoncer son mariage, mais sa fiancée eut soin de retenir sa lettre qui ne parvint à Méréelle que le lendemain de la cérémonie. Elle avait également su persuader à madame Ferrat, d'attendre pour écrire ces nouvelles à monsieur et à madame Palan et rien ne vint déranger ses plans.

Le lendemain de son mariage elle partait pour Lyon, tandis que madame Ferrat allait retrouver en Bretagne son ancienne amie, que sa santé avait retenue loin de son fils, en ce moment solennel de sa vie.

Lauriane se disait bien que sa mère allait apprendre de madame de Loël le soi-disant mariage de Christine et comprendre tout ce qui s'était passé ; mais que lui importait, elle savait que sa mère serait désolée, mais lui garderait le secret.

## X

Quant à la duchesse de Fontareine, elle s'expliqua le départ de Christine en recevant la lettre de Guy. En même temps, la jeune fille lui écrivait :

« Madame la duchesse,

» Je n'ai pas voulu vous demander un congé » définitif, parce que vous auriez peut-être voulu » me retenir et que je n'aurais pas eu la force de » vous résister. Il m'en coûtait déjà tant de vous » quitter et aussi ma petite Bérangère, même » pour retourner auprès de mes parents bien- » aimés !

» Je veux aujourd'hui vous dire que je ne » reviendrai pas, et vous remercier des bontés » que vous avez eues pour moi lorsque je vivais » près de vous. Je vous sais le plus grand gré du » conseil que vous m'avez donné au sujet de la » recherche dont j'ai été l'objet. Si je ne vous » avais pas obéi, j'aurais le regret de me dire » que M. de Loël n'est pas heureux, puisqu'il ne » m'aimait pas véritablement. Il s'était laissé » entraîner par un caprice passager. Ma cousine » Lauriane m'a ouvert les yeux et j'ai voulu » partir sans vous attrister de mon chagrin. Car » j'ai souffert et je souffre encore, je l'avoue, » mais Dieu aidant et la tendresse de mon père et » de ma mère, je me consolerais, je l'espère, par » le travail et l'accomplissement de mes devoirs.

» Je suis institutrice communale à Torpes. » Si humble que soit cette position, je crois fer- » mement que j'y trouverai des satisfactions. »

La duchesse ne put s'empêcher de passer cette lettre à son petit-fils, qui était venu à Méréelle pour la saison des chasses.

« Elle a été trahie par sa cousine, car elle ignore le mariage de cette Lauriane avec M. de Loël.

— Vraiment, grand'mère, c'est un peu votre faute si ce malheur lui est arrivé. Pourquoi n'avoir pas laissé s'accomplir ce mariage tout de suite ? Elle était bien digne de devenir madame de Loël.

— Oui, mon fils, et j'ai comme un remords de mon intervention dans cette affaire, bien que j'aie agi avec de bonnes intentions.

— Guy était faible, mais elle aurait su se l'attacher à jamais. Il n'y aurait qu'un moyen de réparer la mal involontaire que vous lui avez fait, ce serait de me permettre de l'épouser. »

La duchesse le regarda avec un étonnement profond.

« Parles-tu sérieusement, Raoul ?

— Très sérieusement grand'mère. Je vous jure qu'elle ferait une duchesse adorable

— Elle n'oubliera jamais Guy de Loël.

— C'est bien ce que je crains, » répondit Raoul avec un soupir.



## XI

Christine luttait courageusement contre sa douleur. Elle était soutenue par la tendresse de son père et de sa mère, et elle se donnait corps et âme à ses devoirs nouveaux. C'était une nature énergique qui ne désertait pas le combat de la vie à la première blessure, toute grave qu'elle fût. Elle continuait à lutter ne croyant pas qu'elle dût se retrancher dans un égoïsme solitaire, parce que ses premières espérances avaient été déçues. Elle sentait qu'elle n'aimerait plus jamais aucun homme comme elle avait aimé Guy, et qu'elle ne pourrait se marier, mais il y a dans ce monde d'autres devoirs que ceux d'épouse et de mère et, ceux-là, elle voulait les remplir.

Sans feindre une gaieté qui ne les eût abusés ni l'un ni l'autre, Christine, en présence de son père et de sa mère, s'efforçait de montrer un visage serein. Quand elle sentait venir une crise de douleur, elle s'enfermait dans sa chambre ou s'en allait seule par un sentier désert. Ses parents respectaient ce besoin de solitude, qui lui venait par accès, et ils priaient Dieu de la consoler.

La pauvre enfant eut un jour terrible, ce fut celui où, en apprenant par la duchesse, — et sans commentaire — le mariage de Lauriane avec Guy, elle se dit que sa cousine l'avait jouée et trahie. Mais qu'avait-elle dit à Guy ? Il n'était plus temps de protester contre les mensonges de Lauriane. Et cependant combien il lui était pénible d'avoir été noircie peut-être dans son esprit ! Irait-elle troubler cet intérieur, inspirer à Guy la défiance contre sa femme ? Non, non, il valait mieux qu'elle portât seule le poids de son affliction, que Guy vécût en paix. Quelle plus grande preuve d'amour pouvait-elle lui donner que de se sacrifier silencieusement à son repos.

Les habitants de la commune avaient été ravis d'acquiescer une telle institutrice pour leurs filles. En outre, quelques riches propriétaires des environs l'avaient priée de donner des leçons à leurs enfants. Sous le rapport matériel, sa position devint tout de suite aussi bonne qu'elle pouvait le souhaiter.

Mais tous ses devoirs remplis, elle avait des heures difficiles. En dépit d'une ferme volonté, il y a des moments où l'on succombe sous le poids des regrets. Ceux qui penseraient trouver sur l'heure la récompense complète des combats qu'ils livrent, tomberaient dans une lourde erreur et se décourageraient en voyant qu'on doit recommencer si souvent. Il faut savoir attendre que le temps fasse son œuvre. Peu à peu, sans que nous nous en apercevions, la plaie se cicatrise, la douleur poignante se change en mélancolie et, enfin, vient le règne de la paix profonde et durable.

Il y avait deux ans que Christine, comme un oiseau blessé, était venue se réfugier dans l'ancien nid. On était à la mi-juillet, en plein été radieux. C'était le soir. L'âme de la jeune fille était enfin rassérénée. Elle n'avait pas oublié, mais ses regrets avaient perdu de leur intensité. Elle était plongée dans une rêverie profonde, elle admirait la sérénité de cette belle nuit d'été. La chaleur avait cessé d'être accablante et, assise auprès de la fenêtre de sa petite chambre, elle livrait son front à l'air rafraîchi. Des myriades d'étoiles éclairaient la nuit et les yeux de Christine étaient plongés dans le ciel. Malgré le frémissement du feuillage, le parfum des fleurs, la tiédeur du vent, elle était transportée dans une scène toute différente. C'était l'hiver, un linceul blanc couvrait la terre, le ciel était noir. A la place où elle se tenait, elle voyait un homme jeune et beau qui rêvait d'elle, sans la connaître encore.

Tout à coup elle fut arrachée à ses souvenirs. On marchait le long de la haie du jardin. Elle entendait aussi des voix et ces mots vinrent jusqu'à elle :

« Oui, la guerre est déclarée, disait-on. C'est fini ; j'arrive de Besançon la nouvelle est placardée partout.

— Nos pauvres enfants ! répondit-on. » Puis les paroles et les pas se perdirent dans l'éloignement. »

Christine tomba à genoux, saisie par un froid mortel le cœur serré.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! cria-t-elle dans sa détresse, il sera au nombre des combattants. Protégez-le, sauvez la France ! »

## XII

Presqu'à la même heure, une autre scène se passait dans le jardin de l'hôtel de Fontaine. Guy, seul à Paris pour affaire de service, ayant su que la duchesse avait passé l'été dans son hôtel pour s'y faire soigner par son médecin ordinaire, était venu lui faire une visite et lui apporter la nouvelle de la déclaration de guerre, qu'il venait d'apprendre chez le général qui commandait la place. On l'avait prié d'attendre, de la part de la duchesse, qui était en conférence avec le docteur M..., et il était descendu au jardin pour jouir de cette belle soirée.

Il allait par les allées, pensant, au moment d'entrer en campagne, à tous ceux qu'il aimait et qu'il avait aimés. Sa femme ne l'avait pas rendu trop heureux. Peu de jours après le mariage, elle avait laissé paraître son amour de domination, son excessif orgueil, sa personnalité égoïste. L'image de Christine se présentait



à lui en même temps que celle de Lauriane, il la voyait marcher devant lui dans ces chemins sablés, qu'il lui avait vu effleurer de son pied léger, tenant la petite Bérange par la main. Qui lui aurait dit que l'intérêt prendrait une si large place dans ce cœur qu'il croyait noble entre tous. Au moins était-elle heureuse auprès de l'homme pour lequel elle l'avait repoussé ?

Il semblera étrange que Guy ne fût pas encore détrompé. Mais sa femme entretenait soigneusement son erreur ; madame Ferrat, mue par un sentiment qui se comprend, ne parlait jamais de Christine, enfin M. de Loël n'avait revu ni Raoul de Fontaine ni la grand-mère de celui-ci, personne qui pût lui dire la vérité.

Le capitaine était arrivé auprès d'un massif, il entendit une voix douce qui disait :

« Il faut venir vous coucher, *my love*.

— Tout à l'heure, Maud. Raconte-moi encore une histoire ; tu sais bien, celle de Christine qui est si belle.

— Demain.

— Non ; ce soir. Mais dis donc, elle ne revient pas Christine. Tu m'avais toujours dit que je la reverrais.

— Un jour peut-être.

— Qu'est-ce qu'elle fait donc qu'elle ne vient jamais chez nous.

— Elle est loin d'ici et elle instruit de pauvres petites paysannes, chère miss Christine. »

A ces mots, Guy tourna brusquement le massif.

« Que dites-vous de Chris... de mademoiselle Christine ? interrogea-t-il avec anxiété.

— Je dis qu'elle est maîtresse d'école dans son pays.

— Comment ! elle n'est pas mariée ?

— Non, monsieur.

— Mais alors... »

Un flot de sang monta à son front, il se contenta pourtant et quitta brusquement la jeune anglaise. Il sortit de l'hôtel, se faisant excuser auprès de la duchesse sur une affaire de service qui l'empêchait de l'attendre plus longtemps.

Rentré chez lui, il eut envie de courir à Christine ; il avait oublié les chaînes du devoir militaire, il ne pensait plus qu'il était marié, que la jeune fille ne pouvait plus l'écouter. Sa femme lui apparaissait sous des traits odieux, il comprenait qu'elle avait menti à Christine comme à lui.

— Cette guerre me sauve, murmura-t-il, qu'aurais-je fait ?

C'est ma faute, reprit-il ; pourquoi ai-je cru sans interroger Christine ou la duchesse ? La fatale beauté de Lauriane m'aveuglait. J'ai passé à côté du bonheur et j'ai brisé un cœur, car je suis sûr qu'elle était sincère, elle, qu'elle m'aimait.

Il fit son testament. Il divisait sa fortune en deux parts. Avec l'une il assurait l'avenir de Lauriane, l'autre était laissée à sa mère, à qui il écrivit une lettre, qu'elle ne devait ouvrir qu'au cas où il mourût, et où il lui demandait de faire accepter à Christine l'autre moitié de sa fortune. Il racontait tout à madame de Loël et la pria de connaître Christine, de la faire venir auprès d'elle.

Il partit quelques jours plus tard, sans avoir eu le temps de revoir sa femme, circonstance qu'il bénit. A quoi auraient servi les reproches et les récriminations ? Il se disait que Dieu lui ferait peut-être la grâce de l'appeler à lui au milieu d'une bataille, et qu'il était inutile de se plaindre à cette femme sans cœur.

Il avait vivement regretté de n'avoir pas d'enfant, aujourd'hui il s'en réjouissait.

### XIII

Un hiver terrible a changé l'aspect du village de Torpes, où nous avons laissé Christine dans une belle et sereine nuit d'été. La neige l'enveloppa, comme le premier jour où nous y sommes entrés à la suite d'un régiment d'infanterie. Il est encore plein de soldats, mais ils portent l'uniforme étranger, ce sont des Prussiens ! L'armée de Bourbaki n'a pas été comprise dans l'armistice, on s'est battu aux environs. Blessés et mourants ont été apportés dans les maisons du village. Au-dessus de l'école des filles flotte l'étendard blanc à la croix rouge, qui n'a pas toujours été respecté. Une ambulance est établie là, et Christine prodigue ses soins à ceux qui souffrent, n'importe de quel côté ils combattent.

On vient d'amener un nouveau convoi de blessés, au nombre desquels se trouve un jeune commandant français. L'ambulance est pleine, impossible d'y donner place aux nouveaux venus. Il faut disperser les infortunés soldats dans les maisons du village. Un chirurgien a examiné la blessure du commandant que Christine n'a pas encore regardé.

« Il faudrait pourtant qu'il mourût en paix, ce jeune homme, » dit le médecin.

Christine vient de jeter les yeux sur ce pâle visage et voilà que ses traits à elle aussi se sont couverts d'une pâleur mortelle.

« Je vais le faire transporter chez moi, » dit-elle d'une voix éteinte.

Puis après un instant.

« Ainsi vous croyez qu'il mourra ?

— Je lui donne douze heures au plus. »

Christine, sur ces mots, partit en avant. Elle prépara sa petite chambre pour y recevoir le mourant. Ses membres étaient agités d'un tremblement convulsif, la pâleur n'avait pas aban-



donné ses lèvres, mais sa présence d'esprit était entière.

On apporta l'officier sur un brancard et on le coucha dans le lit de Christine. Il n'avait pas ouvert les yeux.

« Il n'y a plus rien à faire, dit le médecin. De temps en temps, vous lui ferez prendre une cuillerée de ce cordial, mais il n'est pas au pouvoir de la science de le sauver. »

Christine resta seule auprès du blessé. Son père et sa mère étaient à l'ambulance. Elle s'agenouilla et pria avec ardeur pour l'âme de celui qui allait mourir.

Tout-à-coup, il ouvrit les yeux et promena son regard autour de la chambre. Un étonnement immense se lisait sur son visage. Cette chambre, il la connaissait bien. Il n'avait fait qu'y passer une nuit, il y avait quelques années déjà, mais les moindres détails de son ameublement étaient restés dans son souvenir. Il avait déjà couché dans ce lit; il s'était assis à cette table pour écrire et il avait trouvé, dans ce buvard, une confidence adressée par une jeune fille à celle qui était devenue sa femme. La douce chaleur de ce poêle avait une fois déjà réchauffé ses membres engourdis. Mais cette femme agenouillée au pied de son lit, la tête ensevelie dans ses mains, il ne l'y avait pas rencontrée la première fois. Et, cependant, c'est elle qui s'était emparée de son cœur en souveraine et qui y régnait, qui y avait toujours régné seule, bien qu'il en eût épousé une autre qu'il croyait aimer.

« C'est un rêve, pense-t-il. Un rêve que Dieu envoie à ceux qui vont mourir, pour leur adoucir le moment suprême. C'est dans ses bras que j'aurais voulu quitter la vie. »

Mais la femme agenouillée a relevé son beau visage couvert de larmes, c'est bien elle qui le regarde.

« Christine ! Christine !

— Guy ! »

Ils restent quelques minutes sans parler, anéantis par l'émotion.

« Dieu m'a accordé la grâce de vous revoir, dit-il, pour implorer votre pardon. »

— Qu'il soit béni, répondit-elle, puisqu'il me permet de vous soutenir et de vous consoler au dernier moment.

— Christine, envoyez chercher un prêtre, car mes instants sont comptés, je le sens. Puis revenez près de moi et ne me quittez plus, il faut que je vous explique... »

Elle fut bientôt de retour.

« J'ai été trompé, lui dit-il d'une voix haletante. On m'a dit... que vous aviez épousé un homme plus riche que moi... plus aimé... et d'un rang plus élevé... J'ai eu le tort de vous croire ambitieuse... et calculatrice... Je n'ai appris la vérité qu'il y a six mois... Pouvez-vous... me pardonner ? »

— Guy, il faut que vous me pardonniez aussi. Je n'aurais pas dû croire que vous regrettiez de vous être engagé à une pauvre fille. J'ai été comme vous trop crédule... »

Ses larmes l'interrompirent.

Il attrapa sa main et la baisa longuement.

« Nous aurions été si heureux, » dit-il.

Le vieux curé de Torpes arriva bientôt. Il entendit la confession de Guy, puis il rappela Christine qui apprêta un autel en retenant ses sanglots; et Guy reçut les derniers sacrements. Le prêtre disait les prières des agonisants, le mourant et la jeune fille y répondaient.

Guy chercha de nouveau la main de Christine.

« Vous écrirez à ma mère, dit-il. Elle sait tout. Je veux que vous deveniez sa fille. »

Puis plus bas :

« Que Dieu... m'accorde la grâce... de vous revoir là-haut... Chris... tine. »

Elle était penchée vers lui, son dernier souffle s'exhalait dans un sourire qu'il lui adressait.

Elle le contempla longtemps. Depuis quelques jours, elle avait vu souvent mourir, mais elle n'avait pas eu le temps d'analyser ses impressions, réclamée qu'elle était par mille soins. Cette fois, sans que rien l'en eût distraite, elle venait de voir le regard de Guy se voiler peu à peu, puis s'éteindre; aux faibles mouvements qui l'agitaient, encore, avait succédé cette immobilité terrible qui rend le visage des morts si imposant et si étrange.

Les larmes ruisselaient sur ses joues, elle les essuya courageusement. Elle appela pour qu'on ensevelît Guy et, tandis qu'on l'apprêtait pour la tombe, elle alla couper dans le jardin des branches d'arbustes verts, qu'elle débarrassa de la neige qui les couvrait. Quand l'ensevelisseuse se fut éloignée, elle jucha la couche du mort de ces feuillages d'hiver, puis elle se remit à prier.

Vers le soir, on frappa à la porte. Un jeune homme qui portait l'uniforme d'officier de la mobile demandait à être introduit auprès de Christine.

Elle vint et reconnut le duc de Fontareine.

« Je viens, dit-il, d'être fait prisonnier sur parole. J'ai appris, d'un soldat, que vous avez recueilli M. de Loël blessé et mourant, je voudrais le voir. »

— Il est mort. fit-elle.

— Dieu lui a fait une grande grâce en lui permettant de vous revoir. »

Ils entrèrent ensemble dans la chambre funèbre. Le visage du mort était empreint d'une sérénité inexprimable. Il reposait au milieu du feuillage, vêtu de son uniforme déchiré dans les combats.

Raoul le regarda longtemps, fit une prière et l'embrassa.

« Il s'est battu comme un lion, dit-il. Il allait au-devant des balles et des obus, je l'ai vu. Il portait double plaie au cœur : la défaite de la



France et... Tout le monde se disait qu'il souhaitait que la mort le prit dans la bataille. »

Le lendemain, vers le soir, un cercueil sortait de la maison de Christine. Sur le drap noir, on avait disposé l'épée voilée d'un crêpe et les épaulettes du commandant. Le corps était porté par des soldats français prisonniers. Raoul conduisait le deuil, suivi par les officiers ennemis présents dans le village, en grande tenue. Puis tous les habitants de Torpes vêtus de noir et, au milieu d'eux, perdue dans la foule, Christine qui dévorait ses larmes sous son voile.

On descendit le corps du jeune commandant dans la terre glacée et, le soir, sa tombe était recouverte d'une épaisse couche de neige.

\* \*

Avant de quitter Torpes, le duc de Fontareine demanda une entrevue à Christine.

« Je devrais attendre, lui dit-il, mais je désire que mon sort soit fixé. Il y a bien longtemps que je vous aime. Pourriez-vous consentir un jour à devenir ma femme ? »

Elle le regarda avec surprise, puis secoua lentement la tête.

« Ma grand'mère, reprit-il, serait heureuse de vous appeler sa fille. Elle dit que jamais cœur plus noble et plus vaillant n'a battu dans une poitrine de femme. »

— Merci, fit Christine en lui tendant la main, et pardonnez-moi de vous dire que je ne saurais aimer deux fois.

— Je ne serais pas jaloux, répondit-il, du souvenir que vous *lui* garderiez et j'essaierais de me contenter du peu que vous pourriez me donner. »

— Non, dit-elle, vous méritez un cœur qui vous appartienne tout entier et, je l'espère, quelque belle et noble jeune fille vous rendra heureux, quand vous m'aurez oubliée. »

Il fit un geste de dénégation, mais n'insista plus.

Madame de Loël ne voulut pas enlever à Christine le corps de son fils. Elle pensait qu'il devait être doux à Guy de reposer dans le paisible cimetière de Torpes. Elle y vient tous les ans à l'époque de la Fête des Morts et pleure, avec Christine, sur cette tombe soigneusement pourvue de fleurs en toute saison. Les deux femmes s'écrivent fréquemment. Madame de Loël a fait à grand-peine accepter une partie de sa fortune à Christine, qui l'emploie en bienfaits de toutes sortes.

La mère de Guy a donné son château breton à un parent, qui perpétuera le nom de Loël, et elle viendra demeurer, avec Christine qu'elle aime comme sa fille, auprès de la tombe de Guy.

Lauriane s'est remariée, à l'expiration de son deuil, avec un homme plus jeune qu'elle, qui la maltraite et la ruine. Elle chante de nouveau dans les salons pour gagner sa vie.

FIN

ANN SEPH.

## COMMENT ON DEVIENT VIEILLES FILLES

I

MARTHE.

C'était un intérieur de vieille fille. Pour ornement, une parfaite propreté, quelques souvenirs d'un temps déjà bien loin, des portraits de famille, une foule de petits riens qui semblaient précieux aux regards de la propriétaire, et que nul étranger n'eût même aperçus. Mademoiselle Martin vivait là, sur douze mètres carrés, et s'y trouvait assez au large, car elle avait pour

principe que ce qu'on possède suffit, à moins que l'on permette à ses désirs de sortir de l'enclos.

Ceux qui voyaient passer Mademoiselle Martin n'avaient jamais pensé à la plaindre ; son visage paisible n'offrait aucune de ces traces émues qu'on retrouve sur celui des êtres passionnés. Elle avait vieilli sans tristesse, et même sans trop le remarquer, tachant de faire tous les jours un peu de bien, celui qui se présentait sur sa route, et se confiant, avec la bonne foi de l'enfance, à Dieu qui nous garde tous.

Elle avait eu des liens de famille, le temps les



avait rompus. Demeurée seule, la vieille demoiselle n'avait conservé qu'une amie intime, mais des plus intimes et des plus fidèles. Une veuve, de quinze ans plus jeune qu'elle : Madame Algan, était la seule personne qu'elle vit avec un plaisir toujours nouveau. Le malheur avait été la cause ou, pour mieux dire, le prétexte de cette liaison étroite et durable.

Ce soir, au coin d'un feu modeste mais savamment combiné et soigneusement entretenu depuis le matin, la veuve causait avec son amie, car elle était venue passer une heure chez elle, apportant son ouvrage, et d'autre part, le tricot de Mademoiselle Martin allait s'allongeant, de façon à prendre tout l'air d'un joli bas de coton blanc pour une petite jambe de onze à douze ans.

Assise devant la table qui supportait la lampe, Marthe, la jolie fille de Madame Algan, s'amusa à colorier des images ; c'était son passe-temps lorsqu'elle accompagnait sa mère sous ce toit si parfaitement hospitalier. Ce soir, elle mettait fréquemment du vert pour du bleu, et du bleu pour du vert ; il l'en faut excuser, la conversation la touchant d'assez près.

« Allons, ma bonne Delphine, donnez votre consentement, et dès demain je me mets en campagne pour trouver un petit appartement à notre convenance.

— Non, je ne puis y consentir, ma bonne Rosalie. Cette proposition que vous voulez bien me faire n'arrange que moi ; vous en souffrirez certainement, habituée comme vous l'êtes à vivre seule et à votre gré.

— Allons, je vois que vous partagez les préjugés ordinaires ; vous croyez que les vieilles filles ont nécessairement une vie pleine d'habitudes, dont elles ne peuvent se départir sans tomber malades. Voyons, convenez-en, c'est là ce qui vous empêche d'accéder à ma demande de vivre ensemble, d'associer nos petites ressources et de les doubler ainsi ? »

Madame Algan ne répondait pas ; Marthe, qui venait de faire un ciel absolument vert, posa son pinceau, bien décidée à se mettre en tiers dans l'entretien.

« Voyons, Marthe, dis-nous ton opinion ? Aurais-tu de la peine si ta mère se décidait à venir habiter avec moi ? »

— Non, au contraire Mademoiselle, répondit Marthe avec empressement. »

Ce n'est pas que l'enfant se souciait le moins du monde de Mademoiselle Martin, mais il lui semblait qu'une association lui rendrait la vie plus commode, et à cause de cela, elle la désirait.

Alors, la vieille demoiselle baissa la voix comme si des étrangers eussent pu l'entendre, et elle se remit à faire pour la centième fois, l'addition des avantages et celle des inconvénients ; elle rappela que Madame Algan, sans cesse malade, lui avait avoué manquer souvent de soins intelligents ; qu'il lui était quelquefois très pénible de con-

duire Marthe à sa pension le matin, et d'aller l'y chercher le soir ; que ses rentes très restreintes l'obligeaient à s'imposer de fortes privations, etc.

Marthe écoutait d'un air indifférent, et comme si ce récit détaillé eût manqué d'exactitude. Des privations ? Elle n'en a jamais supporté, et elle ne se doutait pas que l'aisance dont elle jouissait était précisément le fruit des continuels sacrifices de sa mère.

On causa ainsi près d'une heure ; les aiguilles ne marchaient plus, et rien ne se décidait. Tout à coup, Marthe s'écria :

« Ma petite maman, moi je voudrais bien demeurer avec Mademoiselle Martin ! Pourquoi ne voulez-vous donc pas ? »

— Je crains d'abuser de sa grande bonté, mon enfant, et de son amitié toute dévouée, »

La pauvre mère avait parlé selon sa pensée ; mais le cœur était déjà vaincu par l'insistance de son amie et par le désir de Marthe, exprimé vivement.

La lampe baissait, l'huile allait manquer ; cela prouvait un extra ; car Mademoiselle Martin avait cette lampe depuis au moins quarante ans, elle en connaissait au juste la capacité, et cette lampe fournissait aux besoins des soirées de l'hiver.

On alluma une bougie pour poser les conclusions, et il fut arrêté que, le lendemain étant un jeudi, Marthe profiterait de son congé pour faire avec Mademoiselle Martin, la chasse aux écriteaux.

« Ne vous effrayez pas, chère amie, ajouta-t-elle gaiement, n'ayez pas trop peur de vivre avec une vieille fille ; je vous le dis franchement, je n'ai que deux habitudes, bien innocentes toutes deux : Prendre mon café noir, et caresser mon chat ! »

Madame Algan se mit à rire avec son excellente amie, remerciant la Providence qui, sous les traits de Mademoiselle Martin, allait lui venir en aide, par les secours de détail provenant de l'association.

Quand la porte du petit appartement se fut ouverte et refermée, la vieille demoiselle, qui ne perdait jamais de vue l'économie, commença par remettre de l'huile dans sa lampe. Elle ne se sentait point portée au sommeil, bien qu'il fût plus tard que de coutume. Assise dans son grand fauteuil, un tabouret sous les pieds, toute seule en face de l'heureux Minet pour lequel tout à l'heure elle venait d'avouer sa faiblesse, Mademoiselle Martin se mit à réfléchir, ou plutôt à regretter.

Ce qu'elle faisait, elle le faisait de bon cœur ; cependant une longue expérience ne lui laissait pas ignorer les difficultés de la vie en commun. Elle connaissait le caractère bon et doux de son amie, mais elle connaissait aussi le caractère dédaigneux, vaniteux de la petite Marthe, ses caprices égoïstes, son défaut de prévenance, et c'était là ce qui la préoccupait. Mais comme tous ceux



qui veulent réellement être utiles, cet examen ne l'ébranla point; et, jetant un regard triste sur les objets qui l'entouraient, elle sembla dire adieu au seul bien dont jamais elle eût été jalouse, c'est-à-dire à cette douce liberté que laisse la solitude.

La nuit sépara de ses ombres et de son grand silence le mercredi et le jeudi. Quand Mademoiselle Martin se réveilla, le sacrifice était si complet qu'elle oublia de se demander si elle n'aurait pas à souffrir de ce changement d'existence. Elle fit avec délices sa tasse de café noir, la but lentement pour en mieux savourer l'arôme, versa du lait dans une jolie soucoupe de porcelaine pour le premier déjeuner de son chat, et lui adressa quelques paroles qui, pour être toujours les mêmes, n'en étaient pas moins bien senties. Cela étant fait, la bonne personne ne s'occupa plus que de mettre en ordre son petit appartement, si propre, si plaisant.

Pour en chercher un autre, il avait été convenu qu'elle irait prendre Marthe chez sa mère, et que de là, on explorerait le quartier du Luxembourg, afin d'être à portée de ce superbe jardin, s'il était possible.

Marthe n'avait que douze ans, et déjà l'instinct d'une vanité toute féminine perçait en elle. Marthe avait de ces coquetteries prématurées, qui, si elles sont ridicules dans la jeunesse, sont tout à fait absurdes dans l'enfance.

Mademoiselle Martin, bonne par nature, et plus confiante que perspicace, ne s'apercevait pas des regards furtifs que l'enfant jetait sur l'ensemble de la toilette de la vieille fille. Le fait est que Marthe, loin d'être reconnaissante avant tout de la proposition faite à sa pauvre mère, se sentait humiliée de sortir avec une vieille demoiselle, dont le chapeau accusait au moins trois ans par sa forme, en dépit des brides neuves qui juraient si bien avec le reste. Elle faisait grande attention aux petits souliers que portait Mademoiselle Martin, contrairement à l'usage qui, depuis quelques années, emprisonnait les pieds des femmes dans des bottines. Les gants étaient de filoselle, au lieu d'être de peau, hérésie notable! La robe avait pu être jolie; mais les passants ne s'en doutaient pas. Quant au manteau, il était de forme si antique que Marthe n'en pouvait prendre son parti. Et pourtant, il le fallait.

Mademoiselle Martin, absolument fondue dans la question d'appartement, ne se souciait point d'autre chose. Armée de son parapluie, qui devait l'aider dans ses nombreuses ascensions, elle interrogeait les concierges, escaladait les étages, se pressait, s'agitait, comme si toute l'importance de la chose eût été en sa faveur. On ne trouvait rien. S'il y avait, pour le prix restreint dont on était convenu, deux belles chambres à coucher, il fallait monter quatre-vingts marches; si au contraire les jambes ne se fatiguaient point, on devait se soumettre à vivre à l'étroit, dans une sorte de souricière.

Marthe s'amusait assez de ce jeu, qui mettait la pauvre Mademoiselle Martin à bout de forces. De temps à autre, la douce créature poussait un petit hélas! qui aurait pu passer pour le commencement d'une plainte; mais vite elle disait avec une naïveté qui, à son âge, lui était encore familière :

« Ah! que je suis donc bien aise que ta maman veuille bien s'en rapporter à moi; elle eût été si fatiguée! »

Enfin, on trouva, rue de la Santé, un fort petit appartement, donnant sur des jardins. Ce n'était qu'un troisième étage, ce qui, à Paris, passe encore pour une hauteur assez élégante. Une vraie bonbonnière, bien distribuée, commode, fraîchement tapissée, une merveille au pays des Lilliputiens! Mademoiselle Martin en jugea ainsi, prévint son amie, qui vint à son tour examiner, apprécier, et finalement on donna le denier à Dieu.

Quinze jours plus tard, on était en train de déménager, et Marthe trouvait cela très amusant, pendant que sa mère, n'en pouvant plus, s'essayait dans tous les fauteuils qu'elle rencontrait, et que Mademoiselle Martin oubliait, à force de fatigue, son café noir et son gros chat.

Quand toute chose fut à sa place, les deux dames eurent le loisir de constater bien des inconvénients. Marthe n'en constatait aucun, car un joli cabinet de toilette, attenant à la chambre de sa mère, lui avait été donné pour elle seule; elle y couchait, y avait son armoire, sa commode, ses jeux, donc tout était bien.

Cependant, afin que l'association des deux amies fût réellement une amélioration en ce qui concernait la position pécuniaire de Madame Algan, sa généreuse amie avait choisi un appartement trop étroit pour que ses souvenirs de famille s'y placassent convenablement. Elle en déroba une partie, qu'elle cacha dans ses armoires; c'est un de ces petits dévouements dont l'amitié fait toujours un secret. Madame Algan put croire que son amie était réellement charmée de sa nouvelle situation, et tout ce qu'elle voyait la confirmait dans cette idée, tant la vieille fille était habile à dissimuler ce qui lui causait de la gêne.

Le travail de l'emménagement était à peine terminé, que le premier jeudi, se présentant, permit à Marthe de recevoir deux de ses jeunes amies dans sa nouvelle demeure. C'étaient Marguerite et Clotilde, qui, à la pension, rivalisaient avec Marthe et lui disputaient souvent les meilleures places, car ces trois enfants n'étaient pas du nombre de ces paresseuses que l'on voit dormir sur leurs bancs; c'étaient au contraire trois bonnes travailleuses.

Ce qu'on reprochait à Marguerite, ce pour quoi on la punissait quelquefois, c'était un penchant inné à la moquerie. Croire faire preuve d'esprit, en ridiculisant même les personnes les plus respectables, c'est si facile, si vulgaire!



Ce qu'on reprochait à Clotilde, c'était un désordre sans pareil, une étourderie qui lui faisait oublier tous les détails de la vie pratique.

Ces deux enfants étaient de deux ans plus âgées que Marthe, et exerçaient sur elle une forte influence.

La première visite dans la nouvelle maison qu'habitait Madame Algan était fort intéressante. On se promena gaiement jusque dans les recoins les plus obscurs, on trouva le tout fort étroit, mais fort joliment agencé.

« Quelle est cette porte ? demanda Clotilde.

— C'est celle de la chambre de Mademoiselle Martin.

— L'amie de ta maman ?

— Oui.

— Une vieille fille ? Qu'elle doit être comique !

— Oh ! je t'en réponds ! s'écria Marthe, subis-

sant aussitôt l'influence moqueuse de Marguerite.

— Fais-nous la donc voir ?

— Peut-on entrer, Mademoiselle ? demanda Marthe en frappant discrètement.

— Oui, oui, certainement, mes enfants, se hâta de répondre, avec la plus grande bonhomie, la respectable demoiselle. »

D'abord, elle ne se doutait pas qu'on eût même l'idée de se moquer d'elle ; ensuite, il faut bien le dire, si elle eût pu le supposer, elle ne s'en fût pas mise en peine, tant le sérieux de son esprit et son caractère élevé la mettaient au dessus de cette sotte manie de moquerie qui se retrouve dans beaucoup d'enfants et les rend eux-mêmes si ridicules.

MADAME DE STOLZ

(La suite au prochain Numéro.)

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### GIGOT EN VENAISON

Battez bien un gigot déjà mortifié ; piquez-le de petit lard ; mettez-le dans une marinade tiède faite moitié eau, moitié vinaigre, citron en tranches, ail, muscade, oignon, coriandre, thym, laurier, bouquet de persil et ciboules, poivre et sel ; laissez-le mariner pendant vingt-quatre heures, retirez-le, faites-le cuire à la broche, en l'arrosant de sa marinade, après l'avoir passée au tamis. Servez-le dans son jus.

### SAUTÉ DE LAPEREAU

On lève les chairs d'un ou plusieurs lapereaux en ôtant toutes les parties nerveuses, on les coupe en tranches arrondies ; on les arrange dans une casserole plate, on les couvre de champignons, on fait tiédir un gros morceau de beurre qu'on verse dessus, on les saute ; quand ils sont cuits, on ajoute un peu de jus de viande et de jus de citron, et on sert avec une couronne de croûtons frits.

## REVUE MUSICALE

Chasse et musique. — Le Songe d'une soirée d'automne. — Ses conséquences. — Conclusion. — Nouveautés musicales.

Si la musique a quitté les Casinos et les plages, elle n'a pas encore complètement renoncé aux charmes de l'automne.

La suivrons-nous dans les châtelainies, où elle va s'arrêter un mois encore avant de reprendre possession de son immense foyer parisien ? — Décidément non, car là elle n'occupe qu'un rang secondaire où, du moins, elle doit faire alterner ses succès avec les succès cynégétiques. On n'écoute ses harmonies que lorsque la voix du cor a cessé de troubler le silence des forêts et des taillis. L'une chante dès l'aurore, l'autre s'éveille au crépuscule. Celle-là est le signal des luttes ardentes, des émotions viriles et maté-

rielles, des fatigues éternellement acceptées par les disciples de Saint-Hubert ; celle-ci arrive à l'heure du repos, se répand comme une rafraîchissante rosée, invite au *farniente* et remplit l'âme de douces rêveries, qui font oublier au guerrier de la famille les meurtrissures de la rude journée de combat.

Parfois, le vainqueur du jour, écrasé sous ses lauriers, se laisse aller à une invincible somnolence et il rêve !

Dans le songe qui le berce, le son du cor se mêle aux accords de l'instrument et à la belle voix d'une jeune fille, qui résonne comme une cloche d'or.

Il rêve qu'il poursuit une gazelle, mais — Buffon ne l'avait jamais entrevue — cette gazelle a des ailes blanches, un cou de cygne, auquel est atta-



chée une tête de femme d'une adorable beauté ! Elle le conduit à travers monts et vaux, tantôt rasant les ravins profonds, tantôt disparaissant derrière une futaie, ou se montrant au bout d'une clairière. Dans sa course échevelée, plusieurs fois le chasseur l'ajuste. Mais, rapide comme la flèche, elle part, s'aidant de ses ailes, quand sa fine jambe d'acier est entravée par les ronces et les lianes des fourrés.

Enfin, arrivé au détour d'un sentier, il s'arrête comme galvanisé : elle est là, à vingt pas devant lui, l'oreille tendue, le nez au vent, regardant, tout là-bas, l'eau qui étincelle au soleil, et qui va devenir pour elle le port de salut ! Il épaula son fusil, le coup va partir, quand tout-à-coup, faisant volte-face, elle fixe sur le chasseur un regard d'une indéfinissable douceur. Il est désarmé ! D'un bond, mettant pied à terre, il s'élance au devant de cette fantastique proie, sans trop savoir s'il la veut vivante ou morte. Il n'a plus qu'un pas à franchir, il va la toucher... ô déception ! plus légère que les fils de la Vierge, qui se balancent dans les airs, elle reprend sa course, mais d'une allure moins vertigineuse. Le cavalier éperdu — dont la monture n'a pas suivi les évolutions, occupée qu'elle est à brouter les feuilles des noisetiers — le cavalier, sans perdre son temps à se remettre en selle, se précipite sur cette piste quelque peu mythologique. Ils arrivent presque en même temps au cours d'eau qui se trouve à la lisière du bois. Elle va se plonger dans l'onde tutélaire : Arrête ! s'écrie le chasseur, laisse-moi contempler ton beau visage, fais-moi seulement entendre ta voix et, qui que tu sois, femme ou gazelle, je te fais grâce de la vie, je te rends la liberté ! Un éclat de rire étrange, argentin et moqueur est toute la réponse du séduisant animal, qui en même temps, d'un saut léger, fend l'espace et se trouve sur la rive opposée. Sans réfléchir, comme tout bon descendant de Diane, qui ne craint pas plus l'eau que le feu, le chevalier de la cartouche s'abîme dans les flots !.. Mais il paraît que la sensation cessa d'être agréable à ce moment-là, c'est ce qu'il nous affirma, du moins, quand, réveillé brusquement par la commotion de sa chute, le jeune châtelain se trouva au milieu du salon, assez effaré, secouant ses vêtements, fort secs d'ailleurs, et cherchant du regard la merveilleuse vision, la décevante image qu'il nous retraça comme nous venons de le faire.

Pendant ce joli rêve, les virtuoses s'étaient succédé au piano, sans se douter que là, tout auprès, leurs mélodieuses voix avaient fait naître dans le monde surnaturel des songes, un épisode aussi gracieux que palpitant.

On dit que cette comique aventure, toute imaginaire qu'elle soit, a laissé dans l'esprit du comte de \*\*\* une telle impression, que depuis, il n'a pas repris son fusil. Seulement, il va chaque jour se

promener à pied, accompagné de son chien *Triton*. Il gagne le bois, suit le sentier, comme l'autre soir, jusqu'à la rivière. Là, il s'arrête, regarde longuement couler le flot, cueille quelques fleurs sauvages qu'il respire et lance dans le courant, puis reprend mélancoliquement le chemin du château.

Comme il y a un patron protecteur pour messieurs les chasseurs, il existe peut-être une fée providentielle dont la bienfaisante influence protège les innocentes gazelles de tous poils et de toutes plumes ?

Pour nous, qui chaque année voyons arriver l'époque des chasses avec terreur, nous nous en réjouissons en pensant philosophiquement que Saint-Hubert fait là un vilain métier ! Nous ne voudrions voir détruire par ses nombreux sectaires que les fauves et autres animaux malfaisants. Nous souhaitons donc à tous les modernes Nemrods du présent et de l'avenir, de rencontrer, non pas seulement en rêve, une mystérieuse gazelle, dont le regard les contraigne à désarmer pour jusqu'à la fin de leurs jours !

Que nos lectrices, que leurs pères et leurs frères, pardonnent à notre amour des oiseaux et de toutes les pauvres mères inoffensives vouées au plomb meurtrier, cette conclusion d'une femme sensible qui tout l'éte a entendu leur *ramage* ! Ils comprendront mieux nos effrois, quand nous aurons ajouté que notre toit abrite un adorable ménage de colombes, modèle de grâce et de fidélité. Les imprudentes ! elles s'en vont par les bois, sans souci du danger, imprévoyantes et heureuses, sans songer que si le comte de \*\*\* a déposé les armes, il reste encore des millions de brûleurs de poudre, animés de l'enthousiasme le plus meurtrier.

Finissons, comme nous avons commencé, en consacrant à la musique notre dernier coup de plume, pour nommer les premiers prix de chant et de piano, — sans commentaires.

CHANT : Madame Rose Delaunay et mademoiselle Jacob ; M. Vernouillet.

PIANO : Mademoiselle Talfumière ; MM. Calado et Mesquita.

A propos de chant, nos lectrices nous sauront gré de leur signaler un important ouvrage qui vient de paraître, au *Ménestrel*, il a pour titre : *Le Chant*, ses principes et son histoire, par MM. Th. Lemaire et H. Lavoix, fils. Texte et musique, net : 12 fr. Ce remarquable volume renferme tous les éléments nécessaires à une complète éducation musicale et vocale.

Autres nouveautés du *Ménestrel* : la *Chanson de l'Alouette*, musique de M. Félix Clément, paroles de M. Victor de Laprade (de l'Académie française), pour voix de soprano.

Musique de danse arrangée très facilement, à deux et à quatre *petites mains*, par M. J. Rummel : *Six célèbres valses*, de Johann Strauss.

MARIE LASSAVEUR.



## CORRESPONDANCE

## JEANNE A FLORENCE

Florence, mon cœur, veux-tu savoir de grandes nouvelles ?

— Oui, certainement.

— Eh bien ! écoute :

Nous sommes au mois d'octobre, c'est-à-dire en automne, car cette charmante et mélancolique saison a commencé le vingt-deux septembre, à neuf heures cinquante-neuf minutes du soir. Note bien que ce n'est ni à neuf heures cinquante-huit minutes, ni à dix heures sonnant : c'est à neuf heures cinquante-neuf minutes, juste. O savants, que vous réglez bien l'horloge du bon Dieu !

En ce mois d'octobre, à des époques bien différentes, divers faits mémorables se sont produits tels que... l'érection de l'obélisque de Louqsor ! Je m'empresse de t'en faire part. C'était le six octobre mil-huit-cent-trente-six.

Je te communique également l'éclosion de cette autre nouveauté : l'inauguration de l'éclairage au gaz à Bruxelles, huit octobre mil-huit-cent-dix-neuf. Es-tu contente ?

Maintenant, approche ton oreille de ma bouche, et je te confierai que Christophe Colomb, un grand homme... a découvert l'Amérique le douze octobre quatorze cent nonante-deux. Hein ! qu'en dis-tu ?..

Il te faut encore du nouveau, n'en fût-il plus au monde ? Apprends alors que... le vingt-cinq octobre quatorze cent quinze, pas plus tard... mais non... je n'en dirai rien ; cette date est écrite avec du sang et encadrée de noir dans nos annales françaises, et je veux être gaie aujourd'hui, c'est décidé !

Mais toi, mon ange, n'aurais-tu pas la même décision ? Je te vois une mine presque effarée, et peu s'en faut que tu ne prennes un air pincé, toi, Florence ! D'où vient donc ?.. Ah ! j'y suis : c'est la plaisanterie ci-dessus qui t'offusque, n'est-ce pas ? — Oui. — Je la biffe, ô ma Florence ; je la supprime à grands coups de grattoir ! Je la regrette du plus profond de mon cœur, et je te supplie de la plonger dans les abîmes de l'oubli ! C'est fait, n'est-ce pas ? — Oui. — N'en parlons plus.

Convien, toutefois, que tu as quelque peu mérité cette espièglerie : Comment, tu embouches la trompette, tu bats la grosse caisse...

pour nous apprendre, à nous Parisiennes, comment on joue les proverbes à Paris ! toi, chère ingénue, qui as découvert Vichy l'an dernier, et qui habites un châtaignier cette année, quand c'est ton bon plaisir, tu as la prétention de nous introduire dans les salons d'accès difficile, celui de la duchesse de M... par exemple ! Mais, mon ange, nous y sommes admises depuis longtemps ; et nous collaborons au jeu plein d'intérêt que vous avez le bon goût d'apprécier. Comme ton gentilhomme « innominato » nous le colportons de la cour à la ville et de la ville aux champs. De cette petite poésie de poche, nous passons à d'autres exercices d'un ordre plus élevé ; et, souvent, les hommes oublient la politique, et les femmes, les chiffons à la lecture d'un poème, faite par une voix émue. J'ai remarqué dès longtemps combien ces lectures en commun, ce détachement, si momentané qu'il soit, des infiniment petits de la vie, émoussent les aspérités particulières, rapprochent les cœurs, élèvent le niveau général ! et, cette remarque, je la faisais de nouveau le mois dernier dans la petite ville de Jézauvillers, un village, soit dit entre nous, où j'ai passé quelques jours.

Par une attention délicate pour le « bas bleu » abordant cette rive peu connue, mais d'autant plus hospitalière, on s'était mis tout d'abord à parler littérature, comme l'on m'eût offert un fauteuil dans un salon ou une fleur dans un jardin. Mais, insensiblement, on y prit goût pour la chose elle-même. Bientôt, le notaire exhuma, des profondeurs de sa mémoire, quelques tirades classiques ; l'adjoint, un ancien romantique, riposta par du Victor Hugo ; le percepteur, jadis orné d'un brin de rhétorique au collège de Jézauvillers, ne se fit point prier pour lire un sien vaudeville qu'il nommait, avec une rougeur absolument exempte de modestie, son « péché de jeunesse » et je ne pus me défendre de livrer à mon tour plusieurs pages inédites.

Mais... ô Florence ! quelques strophes, quelques vers ont parfois bien de l'influence sur la destinée des gens ! Ecoute... et fais-en ton profit.

Parmi le groupe nombreux que composaient nos relations quotidiennes se trouvaient un jeune homme et une jeune veuve.



La jeune veuve : vingt ans, des apparences enfantines, une main de petite fille, un pied de grande poupée. Avec cela, des yeux brillant de tous les enthousiasmes, mais encore humides des larmes versées dans les tristesses d'un premier mariage ; un cœur tout disposé à s'éprendre de qui le mériterait et... de bons domaines au soleil.

Le jeune homme : un grand et gros garçon que l'on soupçonne de boire du vinaigre pour pâlir son teint rougeaud ; de porter un corset pour atténuer l'envahissement d'un embonpoint précoce ; et de teindre ses cheveux roux en noir pour se donner un air fatal ou inspiré. Cet honnête indigène qui pose pour le penseur, pour l'artiste, pour le héros même, à l'occasion, cet homme qui pose n'est pas encore posé dans la vie ! Comme Jérôme Paturot, il consacre ses jours à la recherche d'une position sociale ; comme plus d'un poète, il contemple, dans ses insomnies nocturnes, des mirages d'épousailles, de foyers, etc. Mais s'il a cela de commun avec ces poètes, la ressemblance ne va pas jusqu'à lui mettre la plume dans la main et la rime au bout de la plume. Cependant...

Cependant, un jour, nous partîmes tous pour une pêche d'écrevisses ; les uns s'installèrent dans des voitures avec les engins de pêche et les provisions de bouche ; les autres enfourchèrent des chevaux, ceux-là se contentèrent de modestes bourriquets ; ceux-ci préférèrent marcher ; tous arrivèrent sains et saufs. Les balances furent convenablement amarrées ; les écrevisses firent leur devoir et s'y entassèrent ; chacun se vanta de prendre les plus grosses ; la satisfaction devint aussi bruyante que générale et, quand sonna l'heure du goûter, l'on s'assit joyeusement à table, c'est-à-dire sur l'herbe, et l'on y fit honneur du plus bel appétit. Pas à l'herbe : au goûter !

Lorsqu'on eut bien mangé, lorsqu'on eut bu presque à sa soif, les langues se délièrent, les visages s'épanouirent, les yeux brillèrent, les lèvres sourirent, les cœurs s'épanchèrent, les âmes s'ouvrirent, etc.

N'est-ce pas, Florence, que c'est beau le passé défini ? Mais c'est fatigant. Changeons de gymnastique.

Le bon jeune homme qui pose n'était pas, toutefois, au diapason général. Il prétendait n'avoir pas faim quoiqu'il mangeât comme un terrassier ; il se plaignait d'une horrible migraine sans qu'on lui vit les yeux battus ; et ma bonne mère, qui l'entendit pousser un soupir de phoque, me dit à demi-voix :

« Pauvre garçon ! il n'a pas dormi cette nuit du tout : l'inspiration le travaillait. »

— L'inspiration ?

— Mais oui : il fait des vers ; et s'il ne me l'avait dit en secret, je ne pourrais vraiment garder cette découverte pour moi seule, car il a du talent, ce jeune homme.

— Comment le savez-vous ?

— Ma chère enfant, j'attire la confiance, tu le sais bien. Monsieur \*\*\* a subi la loi commune : il s'est senti porté naturellement à me dire ses petites affaires... et ses grands vers ! car ce sont des Alexandrins. »

La voix de ma mère s'était élevée sans qu'elle s'en aperçut ; et le prétendu secret, surpris au vol, n'en était plus un pour personne. Monsieur \*\*\* sollicité de toutes parts, consentit à livrer sa production nocturne à l'admiration générale, et, tirant de sa poche une feuille de papier couverte de caractères tracés au crayon, il allait charmer nos oreilles par la révélation de ces caractères, lorsque, se ravisant, il froissa le précieux papier dans ses deux mains, faisant mine de le livrer à « la fureur des flots » qui coulaient tout doucement près de là.

« Inconoclaste ! » s'écria le notaire en lui arrachant la main ; « Vandale ! » ajouta l'adjoint arrachant la précieuse page à cette main crispée.

Le perceuteur, qui se piquait de bien lire, ne lança aucune épithète au poète ; mais il sollicita la permission d'interpréter son œuvre.

« A quoi bon ? » soupira celui-ci enveloppant la petite veuve d'un regard éloquent ; à quoi bon, si... Cependant, puisque c'est le vœu général... »

J'ignore si c'était vraiment le vœu général ; mais c'était évidemment celui de la jolie femme encore en deuil. M. X \*\*\* faisait ses frais, comme on dit au théâtre.

Le perceuteur ayant toussé, passa sa main sur ses lèvres et pris un temps, commençait...

Oui vraiment : c'était de belle et bonne poésie : les vers bien ciselés révélaient une main habile ; la pensée juste planait d'un libre vol sur les hauts lieux ; le sentiment, toujours tendre, vibrail en chaque mot ; et quand le lecteur avec un léger tremblement dans la voix dit :

Moi, j'ai cueilli pour toi la fleurette sauvage  
Dont l'arôme suave embaume le chemin,  
Et ce bouquet, moins frais que ton rose visage,  
Je veux, à ton corset, l'attacher de ma main.

on put remarquer un lumineux sourire dans les yeux de la petite veuve ; et, dans la main du poète qui se révélait d'une manière si imprévue... une branche de chèvre-feuille en fleurs.

Pour moi, je ne voyais ni la « fleurette sauvage » ni le sourire ; mais seulement le visage enthousiasmé de ma mère qui m'interrogeait du regard.

« Eh, bien ! fit-elle enfin tout haut, qu'en dis-tu ? »

— Comment ! répondis-je de même étourdiement, vous ne reconnaissez point la facture d'Achille Millien ! »

Je me mordis alors les lèvres jusqu'au sang ; mais il était trop tard. Cependant l'exclamation aurait passé peut-être inaperçue sans la maladresse effrontée du prétendu poète qui la releva lui-même.



« Ne dites-vous pas que ces vers sont d'Achille Millien, Mademoiselle ? me demanda-t-il avec un haut-le-corps plein de dignités blessées.

— Je dis, monsieur, que vous doutiez de nos connaissances poétiques et du choix de nos lectures ; vous avez voulu constater la délicatesse de notre palais en nous servant du Millien premier choix sous une autre étiquette. L'espièglerie est charmante et pleine d'esprit. Mais, si nous n'avions pas reconnu le goût du terroir, convenez que cela vous eût prodigieusement amusé et que vous vous seriez bien moqué de nous, en nous détrompant ! »

Le malheureux n'en convint pas du tout ; et, au lieu de saisir avec empressement la perche que je lui tendais, il perdit pied et s'envasa en soutenant que je plaisantais moi-même et que la composition de ces stophes lui coûtait une nuit d'insomnie.

J'étais assurément plus embarrassée que lui-même ; le notaire riait sous cape ; l'adjoint se considérait comme grièvement offensé par l'évidente supercherie du pseudo-littérateur ; et le lecteur atterré redisait machinalement :

Moi, j'ai cueilli pour toi la fleurette sauvage, etc.

Quant à la jolie veuve, plus pâle qu'une marguerite des champs, elle semblait près de s'évanouir.....

Le soir même, elle se glissait dans ma chambre.

« Est-ce sérieux, est-ce vrai ce que vous disiez tantôt ? » me demanda-t-elle.

Pour toute réponse, j'ouvris à la page 170, le volume qu'Achille Millien m'avait adressé la veille avec une aimable dédicace et la jeune femme put y lire elle-même en chancelant :

Moi, j'ai cueilli pour toi la fleurette sauvage, etc.

L'indignation fit étinceler son regard ; elle ferma le livre ensuite avec un calme effrayant qui ressemblait à une sentence de réprobation. Sa résolution était prise.

Madame... n'épousera pas monsieur \*\*\* et c'est ma faute ! ou plutôt : non ! c'est la faute de ce monsieur : pourquoi ne pas se contenter franchement d'être un bon garçon qui n'a rien inventé... si ce n'est son talent poétique, mais qui néanmoins n'est pas une bête ? pourquoi faire le paon alors qu'on est un simple geai, assez joli volatile, après tout ? pourquoi descendre jusqu'à l'escroquerie pour se faire admirer quand on pourrait se faire aimer, ce qui vaut mieux, en demeurant honnête ?...

Non-seulement, c'est indélicat ; mais c'est bête, absolument bête, n'est-ce pas Florence ?... et...

Mais je m'exalte comme si, pour la première fois, cette vilaine chose appelée mensonge blessait ma vue ! comme si elle n'y était pas accoutumée, au contraire ! comme si notre époque infirme ne prodiguait pas cette fausse monnaie ! comme si elle ne se trouvait pas dans toutes les

maines ! comme si la loi du *paraître* ne soumettait pas tous les âges et tous les sexes !...

Menteur, monsieur \*\*\* de Jezauvillers ! mais menteur aussi monsieur Dufour qui se fait du Four et s'invente des armoiries ! menteur, monsieur A. qui ouvre à tout venant sa maison, luxueusement montée et son château secrètement criblé d'hypothèques ; menteur M. B., qui se vante de plusieurs duels dont les témoins sont introuvables et qui a déserté devant le feu de l'ennemi ! menteur M. C., qui se pose en Mécène et confondrait facilement un Rubens avec un Téniers, menteur... bah ! les lettres de l'alphabet n'y suffiraient point.

Et les femmes donc.

On admire les dents blanches, les cheveux blonds, la taille fine d'Amélie, le docteur du Bouchet a confectionné les premières ; M. de Bysterweld planté les seconds ; madame Guelle arrondi la troisième !

On vante l'intelligence et l'esprit de Bathilde : ils sont faits de mémoire, Bathilde n'entre jamais dans un salon sans avoir repassé sa leçon du moment. C'est le fameux « plat du jour. »

On célèbre la suave douceur de Céleste... comment voudriez-vous qu'il restât un peu de vivacité le soir ? Elle en a tant dépensé tout le jour à tancer sa femme de chambre, à taquiner ses sœurs, à morigéner sa mère ! car c'est la règle aujourd'hui : les enfants ont pris les verges et fouettent les mamans. Si ces dernières sont mal élevées, qu'on s'en prenne aux petites filles !

On croit aux aïeux de Diane et comment n'y croirait-on pas ? la noble fille en parle si souvent ! on dirait qu'elle assistait avec eux à la prise de Saint-Jean-d'Acre. Les fleurs de lis s'étaient sur ses mouchoirs, sur ses bonnets de nuit et fleurissent sous ses doigts ; les armoiries de sa famille sont reproduites autour d'elle à un nombre illimité d'exemplaires ; aussi les marquis seuls et les ducs oseront-ils aspirer à sa main ! et pourtant, si son père portait d'azur, le grand-père de celui-ci ne portait que du sinople... en vendant des herbages au-dessus du cours !...

On salue en Emilie... Mais... « assez mon esprit ! »

M. du Four, M. B., M. C. monsieur... et leurs pareils ; Amélie, Bathilde, Céleste, Diane, Emilie et leurs semblables se rencontrent, s'éblouissent, se trompent, s'épousent, etc... le reste se devine ! Tant pis pour eux ! ils l'ont bien voulu.

S'ils avaient passé à devenir nobles de cœur, riches d'intelligence, beaux moralement, le quart du temps gaspillé à s'affubler d'un masque ; s'ils s'étaient efforcés d'être et non de *paraître*, quelles bases solides pour leur avenir ! quelles différences dans leurs destinées !...

En conviens-tu ! Oui, tu en conviens.

Pour conclusion et, dans cette conformité d'opinions, embrassons-nous, Florence, en répétant : « rien n'est beau que le vrai ! » Ta JEANNE



## MOTS EN CARRÉ

La portière avait mis, dans son... de paille.  
 Kock et Châteaubriand, la grisette...  
 Conduisant à l'école une rose marmaille.  
 Au... tapageur rebelle à ses holà !  
 Quand elle eut enfermé ses marmots dans la classe,  
 Elle flâna, causa, musa jusqu'à midi ;  
 Puis rentra pour dîner, confuse, rouge et lasse  
 Autant qu'un criminel cherchant un...  
 Elle était absorbée et heurta sur sa route,  
 Éparpillant le sel, un grand et neuf...  
 Le portier se fâcha. Il devinait sans doute.  
 « Parbleu ! me direz-vous, ce n'était pas malin ! »

## MOSAÏQUE

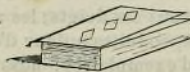
Les sots peuvent être embarrassés, mais ils ne  
 sont jamais timides.

*De Stassart.*

La passion de l'homme est de savoir à peu près  
 ce que sera son lendemain.

*Doudan.*

## RÉBUS



Explication du Proverbe de Septembre : *Nul n'est prophète en son pays.*  
 Explication du Rébus de Septembre : *Le sage apprend de tout le monde.*

*Le-Directeur-Gérant : JULES THIÉRY*